

DENAK ARGIAN

TOUS DANS LA LUMIERE

JOURNAL DES PAROISSES DE NIVELLE - BIDASSOA

N°111 HIVER 2025



**Dites-nous
que ça
va bien !**



Saint-Jean-de-Luz - Av. Layatz - RD 810 - 05 59 51 31 30
Hendaye - 49, bd. Général-de-Gaulle - 05 59 48 25 48

renault
nouveau



www.lamerain.com



RENAULT
La vie, avec passion

LANDABOURE

POMPES FUNÈBRES 2004 EUSKAL EHORZKETAK

TOUTES COMMUNES 24H / 24 • DOMICILE & FUNÉRARIAUM

www.pflandaboure.fr • 05 59 26 75 75

SANITAIRE • CLIMATISATION
CHAUFFAGE • ÉLECTRICITÉ
RÉGULATION • ÉNERGIES RENOUVELABLES
POMPES À CHALEUR • SOLAIRE

05 59 54 17 56 • 06 26 93 78 02

Frédéric Dupérou • 157, route d'Ahetze • Quartier Ibarron • St-Pée-sur-Nivelle
www.se-duperou.fr • se.duperou.sanit.chauff@orange.fr



BOUCHERIE
DES FAMILLES

TEL. : 05 59 26 03 69
23, rue Gambetta - 64500 SAINT-JEAN-DE-LUZ
boucheriedesfamilles64@gmail.com



HÔTEL
pyrénées
ATLANTIQUE
Saint-Pée-sur-Nivelle • Sennere
05 59 54 02 22
hotel-pyrenees@wanadoo.fr

Gestion des milieux naturels et de la faune

Aquaculture • Aquariologie
Horticulture • Apiculture

CAP
Secondes
Bac Pro



BTS
Licence Pro

Lycée Saint Christophe • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle

Tél. 05 59 54 10 81 • st-pee-sur-nivelle@cneap.fr
www.lyceesaintchristophe.com

Saint
Vincent
ENSEMBLE SCOLAIRE



Un établissement à taille humaine

De la maternelle à la 3^e
Filière bilingue basque-français

1, rue de la Libération • 64700 Hendaye

05 59 48 89 00

secretariat@stvincent.eus • www.stvincent.eus

Soutenez Denak Argian - Tous dans la lumière !

Adressez vos dons à : Denak Argian
Presbytère - 70 impasse Achtal - 64200 Arcangues

Le journal des paroisses de Nivelle Bidassoa est disponible 4 fois par an dans les paroisses de Saint-Pierre de l'Océan - **Saint-Jean-de-Luz**, Saint-Esprit de la Rhune - **Saint-Pée-sur-Nivelle**, Notre-Dame de la Bidassoa - **Hendaye**, Saint-Joseph des Falaises - **Bidart** et **Guéthary**, Saint-Jean-Baptiste de l'Uhabia - **Arcangues**.

Retrouvez votre magazine sur les sites web
de nos paroisses et en ligne sur :





Dites-nous que ça va bien !

On les nomme Gaspard, Balthasar et Melchior ! Ne me demandez pas qui est le vieux, qui est le jeune, qui a la peau brune ou les yeux en amande, qui est en rouge, en vert ou en bleu, qui offre l'or, l'encens ou la myrrhe, ça n'a aucune importance ! Ils sont là cette année encore, dans nos crèches de plâtre, de résine ou de bois, pour nous faire lever les yeux vers une étoile. Celle qu'ils suivent depuis leur Orient originel et qu'ils ont tellement de joie à retrouver en sortant du palais d'Hérode où ils étaient venus demander leur route pour se prosterner devant le roi qui venait de naître. Ces mages font-ils des tours et des trucs ? Nous n'en savons pas grand-chose. En matière de passe-passe, ils arrivent d'un côté et repartent par un autre chemin, suivant les conseils d'un ange ! Avouez que c'est merveilleux ! Ben oui ! C'est Noël ! Mais ce qui est vraiment remarquable dans cette histoire de mages stellé-guidés, c'est qu'ils n'ont pas craint de se mettre en route pour vivre une rencontre unique en son genre : celle qui les plante devant un Dieu fait homme, un verbe silencieux, une lumière dans la nuit. Les opposés s'attirent tant qu'ils nous laissent entrevoir la nuance possible dans laquelle notre être le plus intime peut trouver sa place et s'y sentir bien. Chacun sent alors qu'il a été appelé par la beauté, la joie, le rire et la rencontre de l'autre. C'est la vocation de toute bénédiction : dire que ça va bien, et s'en réjouir ensemble. Alors, je vous bénis !

Abbé Lionel Landart

Efface le gris de la vie et allume les couleurs que tu possèdes à l'intérieur...

Pablo Picasso

Dites-nous que ça va bien ! Voici l'injonction d'une société en quête de bonheur et pourtant au bord d'une triste saturation. Trop de prévisions catastrophistes, trop de reportages de malheurs, trop de guerres en direct, trop d'accumulation insatisfaisante et trop de violences en tous genres heurtent nos journées du matin au soir ! De quoi Noël sera-t-il attristé cette année ? *Denak Argian – Tous dans la lumière* vous propose aujourd'hui de réagir positivement et de valoriser ces petits riens qui donnent du baume au cœur. Vous les côtoyez chaque jour, leur prêtez plus ou moins d'attention, et ces pépites vous offrent ce qu'elles sont : la joie d'une rencontre ! Un gâteau partagé entre amis, un regard sur les retables de nos églises labourdines, la lecture d'un livre qui nous éclaire, quelques mots échangés en langue basque, l'endurance d'un sportif déterminé, une paisible méditation d'un tableau de Ramiro Arrue, les chansons du temps de Noël, un échange bienveillant entre amis sur les réalités du monde, la révélation des jeunes gens lors des concours d'éloquence ou jubilant à Rome, la conversion de nos échecs en tremplin d'avenir, tous ces riens se transforment, selon Ignace de Loyola, en signes merveilleux de la présence de Dieu. Ah ! Et s'il s'agissait tout simplement d'une question d'intériorité ? Ou, comme le dit Pablo Picasso : « *Efface le gris de la vie, et allume les couleurs que tu possèdes à l'intérieur !* ».

Abbé Lionel Landart

SOMMAIRE

Dossier : Dites-nous que ça va bien !	4 à 29
La Puissance du regard • Le Regard confiant du peintre Ramiro Arrue • Apprendre de nos échecs • La Prière d'Alliance selon saint Ignace de Loyola • Des chemins vers la Paix • Décalogue de la sérénité • Des progrès dans le déploiement de la langue basque ? • Ongiaz oroitzea • Paroles de jeunes : des mots qui réconforment • Rhésus positif ou négatif ? • Quand paraît la joie dans l'Évangile ? • Halte au catastrophisme. Soyons positifs • Jubilé des jeunes à Rome, un bilan positif • « J'aimerais autant pas » • Bouquet d'avis • N'oublions pas... Le soleil brille toujours au-dessus des nuages • L'orgue, un art, une passion et un sacré Positif • L'émotion des chants basques de l'Avent et de Noël • Le « Dios te salve » : une coutume qui fait du bien ! • Les retables baroques des églises basques • Pier Giorgio Frassati et Carlo Acutis : deux nouveaux visages lumineux de la joie chrétienne • Macarons, Gâteau Basque, Bûche de Noël, Galette des Rois... • À table ! Tour du monde des tables de Noël	
Doyenné	30
Les Saints du calendrier : Janvier - Février - Mars	31

Retrouvez votre magazine sur les sites web de nos paroisses et en ligne sur :



Photo de couverture : *Vierge à l'Enfant avec saint Jérôme et saint Jean Baptiste*
Domenico Beccafumi (huile sur panneau de bois) - Musée Thyssen-Bornemisza, Madrid

Directeur de la publication : Abbé Lionel Landart • Presbytère • Bourg • 64200 Arcangues
Rédactrice en chef : Marie-Laure Ducas • marielaureduclos@orange.fr
ISSN 2116-6366 • Dépot légal à parution • Abonnement de soutien à partir de 15 €
Mise en page et régie d'impression : **alteredgraf** 21, rue St-Catherine • Bayonne • RCS 753 800 515
L'impression est certifiée Imprim'Vert® • Contact partenariat et régie publicitaire : 06 32 13 82 65

La Puissance du regard

VOIR AUTREMENT CE QUI EST

Chaque jour, la réalité s'impose à nous, souveraine et inflexible, tandis que notre regard en devient le reflet, toujours singulier. L'on m'a souvent dit : « *Les choses sont telles qu'elles sont, tu n'as de contrôle que sur ta façon de réagir* ». Ces mots, qui continuent de guider mon parcours, sont pour certains un adage, pour d'autres une banalité creuse – peut-être même le vestige d'une sagesse d'un autre temps, à l'heure où l'Homme aspire à tout maîtriser. Pourtant, derrière cette évidence apparente se déploie, je crois, une vérité profonde : si nous ne pouvons changer le cours des événements, nous pouvons toujours façonnier notre réponse à leur égard. Ce constat, à la fois dur et libérateur, nous confronte à notre vulnérabilité, mais nous rappelle aussi que, là où la réalité s'arrête commence le royaume de notre liberté : celui de notre regard sur le monde. Et pourtant, choisir l'orientation de notre regard n'est pas toujours simple. Lorsque l'on adopte une posture positive, l'on est parfois jugé, considéré comme inconscient ou dépourvu du sens des responsabilités. À l'inverse, lorsque cette positivité semble nous échapper, l'on nous reproche de ne pas faire d'efforts - comme si le bonheur ne dépendait que d'une volonté manifeste. Ces jugements révèlent une croyance profondément limitante et largement répandue. Voir le monde sous un angle positif n'est ni naïveté ni injonction culpabilisante, mais un véritable travail intérieur qui demande autant de lucidité que de courage.

Notre cerveau, façonné par l'instinct de survie, accorde naturellement plus d'attention au négatif. Pour nous protéger, il détecte les dangers, anticipe les menaces et mémorise les échecs. Ce mécanisme, appelé biais de négativité, a contribué à la survie de notre espèce. Mais dans cette quête de sécurité, nous oublions que notre attention peut aussi se tourner vers ce qui élève, éclaire et apaise. À côté de cette lecture défensive du monde existe un mode de pensée plus libre et ouvert. Un regard qui capte les signes de ce qui va bien : les opportunités, la beauté, les progrès,

les petits pas qui comptent. Loin d'être une illusion, cette posture permet d'élargir notre perception et de nous offrir la possibilité de ressentir ce qui fait du bien.

TROUVER UN TERRAIN D'EXPÉRIMENTATION

Le sport est un bon exemple de cette bascule possible vers un regard positif : il incarne une situation où tout peut changer selon le filtre d'observation. Souvent perçu comme un terrain de performance et de dépassement de soi, le sport est avant tout un espace d'apprentissage qui met en lumière les limites, les douleurs et les échecs du corps – et parfois même de l'esprit. Mais il suffit parfois d'un résultat décevant pour que tous les efforts s'effacent de notre mémoire, car notre cerveau retient plus facilement les échecs que les victoires, les doutes que les avancées. Le biais de négativité y opère pleinement, se nourrissant de nos fragilités. C'est précisément en cela que le sport est un terrain d'entraînement à un regard positif : il nous enseigne que l'échec fait partie du chemin, que les résultats ne sont pas toujours immédiats et que la progression n'est jamais linéaire. Il nous apprend à reconnaître la valeur des efforts, à cultiver la patience, à percevoir les signes subtils de constance et de force. Dans cet espace exigeant, on réapprend à valoriser ce qui ne se voit pas, mais qui compte profondément : la confiance. Dans le sport – collectif dans mon cas – on souffre, on doute, on



chute. Mais on continue. On avance. On persévère, tant que le match n'est pas terminé. Et, peu à peu, on accepte que, derrière chaque défaite, chaque erreur individuelle ou collective, il y a quelque chose de positif à retenir : des signes de progression, de cohésion, d'efforts partagés, des gestes justes, des attitudes matures. Ce n'est pas toujours spectaculaire, surtout lorsque le résultat ne reflète pas l'engagement, mais il reste essentiel de reconnaître ce qui fonctionne. Le sport d'équipe nous oblige à déplacer notre regard, à passer d'une logique de performance individuelle à une lecture plus globale de la réussite. Finalement, c'est aussi cela adopter un regard positif : ne pas réduire l'expérience au score, mais valoriser ce qui s'est joué pendant, entre les joueurs, dans les silences, les encouragements, les regards. Peut-être pourrions-nous apprendre à reconnaître, dans la vie quotidienne, ce qui ne brille pas toujours, mais qui fait avancer ?

À l'ère des réseaux sociaux, la comparaison constante fausse notre perception. On se

mesure à des corps de plus en plus affûtés, à des performances toujours plus impressionnantes, et il est facile de se sentir « pas assez », « trop » ou simplement imparfait. Ces images lissées et mises en scène renforcent la puissance du biais de négativité : on voit ce qui nous manque, tandis que l'on croit que tout va bien chez les autres. Apprendre à voir le positif n'est pas naïf ni un déni. C'est un véritable acte de résistance : résister à la comparaison, à l'injonction de perfection, aux discours intérieurs qui minimisent nos progrès et amplifient nos manques. Choisir un regard positif, c'est décider de voir ce qui tient, ce qui s'améliore, même lentement ou imparfaitement. C'est refuser que la norme soit ailleurs, toujours plus haut, toujours plus loin.

PRENDRE LA LUNETTE À L'ENVERS

Si cultiver un regard positif demande un effort au quotidien, celui-ci est encore plus exigeant lorsqu'il s'agit de prendre des décisions importantes. Car, face à l'incertitude et à la peur, adopter une nouvelle perspective peut tout changer. Quand il s'agit de prendre de grandes décisions - changer de métier, déménager, s'engager ou se désengager - notre premier réflexe est souvent la peur. On fait des listes, on pèse les risques, on imagine le pire. C'est une stratégie naturelle, presque instinctive, car notre cerveau veut anticiper les échecs. Mais cette prudence excessive nous fige trop souvent et nous incite à rester là où l'on est, pour surtout ne pas « faire d'erreur ». Et pourtant, ce qu'on appelle « prendre une décision », c'est aussi s'autoriser à croire en une possibilité, à écouter ce qui nous attire, ce qui nous appelle. Ce n'est pas basculer dans un monde irréel où tout serait simple et sans effort ; c'est apprendre à regarder le scénario positif avec sérieux, à lui accorder, à lui aussi, du poids dans la balance. Prendre une décision, c'est faire de la place à cette autre forme de lucidité : celle qui voit les opportunités discrètes et les envies légitimes. C'est reconnaître que l'élan positif a autant de valeur que l'analyse rationnelle. Peut-être faut-il, parfois, prendre la lunette à l'envers : au lieu de fuir ce que l'on redoute, avancer vers ce que l'on espère. Peut-être est-ce cela, être positif : choisir de donner de l'importance à ce qui nous met en mouvement. Ne pas croire que tout sera facile, mais savoir que quelque chose en vaut la peine. Être positif, ce n'est pas ignorer les doutes, mais refuser qu'ils dirigent seuls nos choix. Accepter ce constat, c'est déjà commencer à se fabriquer un environnement positif.

BÂTIR POSITIF

Apprendre à entraîner notre cerveau à repérer les éléments positifs n'est ni inné ni automatique : c'est un travail patient, une discipline qui transforme peu à peu notre manière d'habiter le monde. Parce qu'il ne s'agit pas de voir la vie en rose, mais de ne plus regarder le monde uniquement en gris. Cette même lucidité constructive trouve un écho particulier dans le métier d'architecte que j'exerce à Hossegor. Conduire un chantier, c'est accepter l'imprévisible, faire face aux aléas climatiques, aux exigences techniques, aux contraintes budgétaires, aux divergences d'opinions et aux retards inévitables. C'est un exercice de coordination où chaque décision engage l'ensemble, un terrain de jeu exigeant et concret, où l'espérance que les choses se passent bien devient la force qui permet de rebondir dès que le déroulé des opérations diffère de ce qui avait été prévu.

Porter un regard positif dans ce contexte ne signifie pas ignorer les difficultés, mais les aborder avec confiance et ouverture. C'est cette posture qui permet de fédérer les corps de métier, de maintenir la cohésion, d'entretenir la motivation et d'assurer la qualité du projet jusqu'à son aboutissement. Être architecte, c'est choisir chaque jour de voir au-delà des obstacles pour faire émerger une œuvre collective, concrète et porteuse de sens.

Notre esprit n'est-il pas, au fond, un sublime chantier en perpétuelle construction, où chaque pierre que nous choisissons de poser contribue à bâtir notre perception du monde ? Un chantier sur lequel nous pouvons décider de poser un regard positif, juste, réaliste et plein d'espérance, mêlant exigence, bienveillance, responsabilité et courage, et qui nécessite chaque jour d'être nourri de réflexions et d'actions, pour faire peu à peu émerger un ensemble aussi vivant qu'imparfait, mais riche de sens et de force.

Emma Dufour, architecte HMONP

[Propos recueillis par Isadora Pouligny]



Le Regard confiant du peintre Ramiro Arrue

Tant pour la nature que pour les hommes, l'artiste nous convie au fil de ses œuvres à une sorte d'éternité au parfum de paradis perdu.

Aucune convulsion dans ses tableaux, pas d'accès de violence de l'océan, mais de tranquilles vaguelettes, pas d'arbres couchés par les tempêtes. Les champs ponctués de meules, les haies protectrices et les maisons aux teintes accueillantes montrent une nature douce et apaisée, marquée avec délicatesse et respect par l'empreinte des hommes.

Son œil caresse les détails des paysages sans jamais forcer le trait et ses lignes obliques entraînent notre regard vers la rêverie. Les montagnes alternent le fauve d'été, le roux de l'automne, le bleu puis le mauve d'un soir paisible. Le ciel habité de nuages pacifiques, le vert, le rouge, le blanc, le bleu côtier sont autant de couleurs traitées avec la franchise d'une certitude tranquille.

Arrue veut nous faire partager la permanence du Pays Basque et de ses habitants.

Sauf dans les portraits, les personnages, icônes de la race, n'échangent aucun regard, ni entre eux ni avec le peintre. Leur présence à la fois forte et discrète ne laisse transparaître aucune expression particulière. Les femmes, représentées avec simplicité, ont toute leur place et sont souvent mises au premier plan.

Les représentations du deuil sont des témoignages de pudeur et de respect. Les capes noires et démesurées enveloppant les femmes soulignent la solennité du moment, mais les visages découverts restent impassibles tout comme ceux des hommes.

La neutralité des attitudes dans les différentes scènes de la vie souligne la résilience et une sérénité un peu mélancolique chez ces êtres fiers, droits et durs au labeur.



La nourrice de Saint-Pée-sur-Nivelle, tableau de Ramiro Arrue exposé à la Villa Les Camélias (musée de Cap d'ail).

Le geste retenu du joueur de pelote, dont la noblesse de l'attitude est magnifiée par le blanc soutenu, laisse deviner sa puissance et sa force intérieure.

La grâce des danseurs et danseuses, la force tranquille des marins, le regard doux des bœufs et la beauté des soirs d'automne nous remplissent d'une admiration silencieuse.

Tout semble peint de mémoire tant Ramiro Arrue est un artiste de l'essentiel. Peintre de la vie et de ses heures douces, sans agitation ni violence, optimiste lucide sur les relations humaines, il nous demande d'écouter son attachement profond à la nature et aux habitants du Pays.

[Jean Sauvaire]

Apprendre de nos échecs



Échec : le ton est donné, la sonorité même du mot résonne sèchement. Ajoutez mat, échec et mat, et là, vous êtes mort, la partie est finie.

Quelle soit professionnelle, personnelle, familiale ou amicale, la route qui s'ouvrait largement devant nous s'avère parfois un jour être une voie ne menant nulle part, ou pire, à un cul-de-sac, sans issue. L'on croyait être le maître et le sculpteur de soi-même, il n'en est rien.

EXEMPLES DIVERS

Dans son travail ? Au concours travaillé d'arrache-pied, à l'examen bûché des mois durant, calé ! En poste, on s'ennuie, aucun avancement espéré, l'on avait rêvé d'autre chose ; force est de constater que l'on s'est trompé d'aiguillage. Ou l'on est licencié pour raisons économiques ou pour faute grave, mis à pied. C'est l'impasse.

Dans sa vie personnelle ?

Après des années d'un bonheur que l'on croyait sans nuage, l'heure de la séparation ou d'un divorce arrive, sans qu'on ne l'ait vue venir ; l'on a échoué à construire un foyer durable. C'est la désillusion.

Dans sa vie amicale ?

Certains amis que l'on considérait comme intimes – à la vie, à la mort, pour toujours – les années passant, s'éloignent, les liens se distendent, quand ils ne vous tournent pas le dos sans que vous n'en trouviez la raison. C'est l'incompréhension.

DEVANT CES ÉPREUVES, QUE FAIRE ?

Les considérer comme des échecs, se lamenter, ressasser, ruminer, déprimer, battre sa coulpe à l'envi, s'enfoncer dans la morosité, s'y complaire ? Ou y voir une opportunité de changer, l'occasion de se remettre en question, de s'interroger sur ses aspirations, son comportement, de faire face à ses manquements, d'accepter ses erreurs pour apprendre d'elles ? Croire que c'est un mal pour un bien, qu'à toute chose malheur est bon ? Se réinventer, rebondir, transformer ces expériences négatives en positif, en acceptant de tourner une page du livre de notre vie, de grandir pour éviter de faire les mêmes erreurs à l'avenir ? Car les épreuves ne nous sont pas données par hasard. Elles ne sont là que pour nous apprendre à nous éléver, à atteindre un état de satisfaction et de réussite.

Certains devront cumuler une succession d'échecs pour comprendre, pour être éclairés et voir la lumière. Tels les hommes qui se marient plusieurs fois, avec des femmes de plus en plus jeunes, font des enfants à chacune, et se retrouvent seuls. D'autres comprendront plus vite. Chacun en retirera « *l'expérience, le nom que chacun donne à ses erreurs* », selon Oscar Wilde.

Apprendre de ses échecs, c'est pouvoir dire comme Jules Renard, au soir de sa vie :

« *Si je devais recommencer ma vie, je n'y voudrais rien changer ; seulement j'ouvrirais un peu plus grand les yeux* ».

[Françoise Alma]

La Prière d'Alliance selon saint Ignace de Loyola

Il n'est pas nécessaire d'être croyant ou chrétien pour examiner sa journée chaque soir. Être « positif » à ce moment-là peut parfois être difficile, et il existe d'ailleurs des techniques de développement personnel qui recommandent de noter chaque soir trois pensées positives qui ont marqué le jour qui s'achève.

Dans les Exercices Spirituels, saint Ignace de Loyola propose un examen particulier et quotidien que l'on appelle « Prière d'Alliance ».

« *Relire ma journée, c'est me rendre attentif (ve) à la manière dont je l'ai vécue, afin d'y repérer, d'y reconnaître les traces de Dieu* ». C'est Lui parler de ce jour. S'adresser à Dieu qui fait Alliance avec nous, avec chacun de nous.

Le premier temps de la relecture de la journée est un « Merci ».

Notons donc qu'Ignace avait, lui aussi, le souci de débuter cette prière par le souvenir de ce qui était « positif », ce qui était habité de la présence divine... ce qui nourrit et réconforte le cœur ! « Merci » pour tout ce qui a été reçu durant ces 24 Heures. Toutes les lumières, tous les visages rencontrés, les sourires échangés. Tout ce qui a nourri la paix, la joie, qui a été source de vie, de plénitude. « Tous les moments où j'ai senti que ma vie sonnait juste ». De telle sorte que ces événements du jour deviennent les signes merveilleux de la présence de Dieu.

Le deuxième temps de la prière d'Alliance consiste à reconnaître les pièges dans lesquels nous pouvons nous laisser enfermer. Seule la lumière de l'amour de Dieu sur notre vie peut nous permettre de voir « les Ombres » de cette journée. « *Il s'agit pour moi de faire plus que culpabiliser ou m'attrister. Il s'agit de Lui confier mes combats, mes peurs, mes manquements. Discerner les moments où je me suis senti(e) éloigné(e) de l'amour de Dieu... mais en accueillant la confiance qu'il continue à me faire au moment où il reçoit ma demande de "Pardon".* »

La troisième partie de la relecture nous permet de nous tourner vers l'avenir. De prendre le temps de laisser émerger les désirs qui nous habitent, et offrir « Demain » au Seigneur. Avec ses espoirs et ses craintes. De lui demander de l'aide. « *Confiant(e) et serein(e), car Dieu répond à chacun de mes appels* ». Une alliance se noue entre deux personnes. Lui, Il se fait toujours présent. Il tient à chacun de nous de s'ouvrir à Lui. La prière d'Alliance se termine toujours par une prière « d'Église », en communion avec tous ses membres.

Ensemble ! En Jésus Christ !!!

[Isabelle Igos Etcheverry]

Des chemins vers la Paix

« *La paix est en chantier dans nos consciences... En marchant avec d'autres, différents de nous, nous partageons une espérance, une utopie, un au-delà et pour certains, une Présence, celle du Ressuscité qui avance avec nous, au milieu de nous.* »

Ces phrases sont extraites du livre du collectif Atxik Berritzu : *Des chrétiens dans le processus de Paix au Pays Basque* (Édition Maiatz, p. 71 et 75, en français). Ce livre, publié en avril 2025, a été écrit par un groupe de personnes chrétiennes qui œuvrent à « *creuser l'esprit de paix* ». Une paix habitée par la vérité et la justice. Une paix à bâtir ensemble, à pratiquer « *dans tous les échanges quotidiens* ».

« Atxik Berritzu » (*Tenir en se renouvelant*)

Atxik Berritzu est né en 2012, un an après la Conférence et Déclaration internationales d'Aiete, à Saint-Sébastien, pour la paix au Pays Basque. Cette conférence avait réuni des délégués internationaux, dont Kofi Annan, Pierre Joxe, Gerry Adams... avec un message clair : « *La paix intervient lorsque le pouvoir de la réconciliation prend l'avantage sur une baine bien établie; lorsque le potentiel du présent et du futur l'emporte sur l'amertume du passé.* »

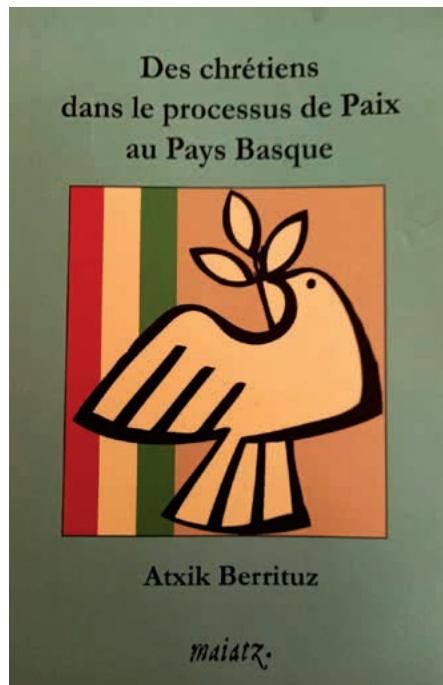
En écho à cette déclaration, le 20 octobre 2011, ETA annonçait la fin définitive de son action armée et sollicitait un dialogue avec les gouvernements espagnol et français. En mai 2018, l'organisation déposait les armes – remises à l'État français avec le concours des artisans de la paix – et annonçait sa dissolution.

Atxik Berritzu est né du besoin d'accompagner cet effort de paix, en s'enracinant dans un terreau spirituel afin « *de renouer le lien brisé* ». Pour cela, le collectif a organisé des manifestations, des soirées pour réfléchir, comprendre, prier, agir et favoriser des lieux de rencontre permettant « *d'écouter, d'entendre et d'accueillir* ».

Il y eut des veillées de prière un peu partout, dans les paroisses du Pays Basque qui ont eu à cœur de les accueillir ; un kantaldi, un CD, une chaîne de la paix à Biarritz avec Bake Bidea (mouvement civil pour la paix)...

TRANSFORMER LES CŒURS ET LES ESPRITS

Nelson Mandela disait que « *la réconciliation requiert plus qu'un cadre légal. Elle doit se réaliser dans le cœur et dans l'esprit des gens* ». En 2017, dans *Denak Argian - Tous dans la lumière*, Peio Ospital écrivait qu'il nous faut « *travailler chaque jour de notre vie sur notre*



disposition intérieure au regard de la paix, à la lumière de l'Esprit de miséricorde ». Aujourd'hui, dans les pas d'Atxik Berritzu, il est de la responsabilité de chacun, dans toute la société « *de haut en bas* », « *d'alimenter la réserve de paix* » (p. 72) par le respect des droits, le dialogue, la rencontre et la bienveillance.

Au Pays Basque, mais aussi ailleurs, la paix ne peut pas seulement être « *l'arrêt des armes* ». La paix doit abolir la haine, chasser le mépris et transformer les coeurs et les esprits.

Atxik Berritzu est le témoignage qu'il est possible d'œuvrer ensemble (« *debout et solidaires* ») afin que « *l'utopie de la paix d'aujourd'hui devienne la paix de demain* » (p. 72). Le monde est meurtri par de multiples guerres.

Pourtant, il existe des associations qui militent pour la paix : des mouvements de femmes, de familles de victimes, des personnalités politiques ou religieuses qui s'engagent afin de faire progresser toute initiative de paix. Une paix fondée sur des principes de respect, de dignité, de justice et de sécurité.

AZIZ ET MAOZ : DEUX AMBASSADEURS DE LA PAIX

Il existe des personnes qui œuvrent afin d'établir un dialogue, de chercher des alternatives à la violence, de tisser des liens dans le respect des différences et des douleurs de chacun. Ainsi, deux hommes, le Palestinien Aziz Abu Sarah et l'Israélien Maoz Inon, ont tous deux perdu des proches dans les différents conflits en Terre Sainte. Le frère d'Aziz Abu Sarah est mort à 18 ans lors de la première intifada. Aziz avait dix ans. Mais, quelques années plus tard, il a choisi de ne plus laisser la douleur et la colère de la perte de son frère contrôler sa vie, et d'œuvrer pour la paix.

Maoz Inon a, lui aussi, été durement touché par la mort de ses parents et de ses amis, le 7 octobre 2023. Les nuits qui ont suivi ne furent que larmes, mais il écrit : « *Nos larmes ont pansé les blessures, guéri nos brûlures et nous ont guéris. Et nous avons continué à pleurer et à pleurer, et nos larmes ont coulé jusqu'au sol. Elles ont commencé à laver le sang du conflit séculaire entre les Palestiniens et Israël. Et nos larmes ont purifié la terre, et alors j'ai pu voir le chemin de la paix et de la réconciliation.* » Sur Facebook, Aziz a adressé ses condoléances à Maoz pour la tragédie. Maoz lui a répondu. Les deux hommes se sont rencontrés, ont partagé leurs douleurs et sont devenus amis. Ils sont aujourd'hui coprésidents d'Interact, une organisation pour la paix.

Après le pape François en 2024, ils ont rencontré le pape Léon XIV, le 30 mai 2025, et ont alors annoncé leur volonté de « mettre en pratique leurs valeurs communes de justice, de pardon, de réconciliation, de sécurité et de sûreté », avec, pour objectif, de « parvenir à la paix dans la région d'ici 2030 ».

Ils nous appellent à « rêver ensemble de la paix », à « mettre en pratique nos valeurs communes de justice, de pardon, de réconciliation, de sécurité et de sûreté », à construire avec eux une « coalition pour la paix » (<https://interact.org>).

« Le cap de la paix comme but et comme chemin », écrit le collectif Atxik Berritz, ajoutant : « La paix n'est pas acquise une fois pour toutes, mais un recommencement, un renouvellement... Un chemin qui nous maintient debout, en éveil, actifs, vigilants face à tout ce qui menace le vivre-ensemble. » (p. 74-75) Je voudrais y joindre cette phrase de frère Roger, fondateur de la communauté de Taizé : « Dans les périodes les plus sombres, bien souvent, un petit nombre de femmes et d'hommes, répartis à travers le monde, ont été capables de renverser le cours des évolutions historiques, parce qu'ils espéraient contre toute espérance. »

VERS LA LUMIÈRE

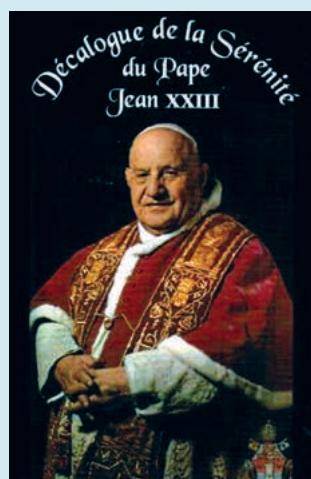
Merci à vous, Atxik Berritz : Gabi Mouesca, Anne-Marie Michaud-Duhour, Alexandre Aguerre, Peio Ospital, Jeannot Lastiri, Mikel Epalza, Maïté Irazoqui, d'avoir « espéré » et œuvré pour la paix.

Ce mercredi 8 octobre 2025, Alexandre est parti dans la Lumière et la Paix.

D'autres, membres actifs d'Atxik Berritz, sont partis avant lui : Jeanine Lestrade, Mattin Larzabal, Robert Mendiburu.

Ils nous ont montré le chemin.

[Isabelle Igos Etcheverry]



Décalogue de la sérénité

Cette prière de Saint Jean XXIII est inspirée d'une poésie de sainte Thérèse de Lisieux : « Ma vie n'est qu'un seul jour Qui m'échappe et qui fuit. Tu le sais, Ô Seigneur, Pour t'aimer sur la Terre, Je n'ai qu'aujourd'hui ! »

*Rien qu'aujourd'hui,
j'essaierai de vivre exclusivement la journée
sans tenter de résoudre le problème de toute ma vie.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je porterai mon plus grand soin à mon apparence courtoise et à mes manières ;
je ne critiquerai personne et ne prétendrai redresser
ou discipliner personne si ce n'est moi-même.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je serai heureux dans la certitude d'avoir été créé pour le bonheur,
non seulement dans l'autre monde, mais également dans celui-ci.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je m'adapterai aux circonstances sans prétendre
que celles-ci se plient à mes désirs.*

*Rien qu'aujourd'hui, je consacrerai dix minutes à la bonne lecture
en me souvenant que, comme la nourriture est nécessaire à la vie du corps,
la bonne lecture est nécessaire à la vie de l'âme.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je ferai une bonne action et n'en parlerai à personne.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je ferai au moins une chose que je n'ai pas envie de faire
et si j'étais offensé, j'essaierai que personne ne le sache.*

*Rien qu'aujourd'hui,
j'établirai un programme détaillé de ma journée ;
je ne m'en acquitterai peut-être pas, mais je le rédigerai
et me garderai de deux calamités : la hâte et l'indécision.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je croirai fermement - même si les circonstances prouvent le contraire -
que la Providence de Dieu s'occupe de moi
comme si rien d'autre n'existaient au monde.*

*Rien qu'aujourd'hui,
je ne craindrai pas et tout spécialement,
je n'aurai pas peur d'apprécier ce qui est beau et de croire en la bonté.
Je suis en mesure de faire le bien pendant douze heures,
ce qui ne saurait pas me décourager,
comme si je pensais que je devais le faire toute ma vie durant.*

Des progrès dans le déploiement de la langue basque ?

Il y a quelques décennies, nous avons profondément ressenti la frustration de ne pas savoir parler correctement la langue française. Inconsciemment, sans que personne ne nous en souffle l'idée, nous avions compris que le basque était une sous-langue tandis que le français était la langue noble et nous, des ploucs ou des arriérés. Cela paraît de l'histoire ancienne et pourtant... Il fallait oublier notre langue maternelle et l'école, c'était fait pour apprendre le français. L'Éducation Nationale de l'époque - Jules Ferry était passé par là - avait dicté les normes et les enseignants étaient contraints d'appliquer ses lois quoiqu'il en coûte.

Bien que j'aie ressenti toujours beaucoup de respect, notamment de la part d'une enseignante de C.M. qui nous valorisait et nous enseignait de beaux chants de notre patrimoine que nous mémorisions, ce sentiment d'infériorité intériorisé, je l'ai vécu dans un collège de Bayonne, en 5^e – âge auquel l'on est particulièrement sensible – à cause de l'emploi d'une mauvaise tournure et d'un terme inapproprié ; la prof s'esclaffa. Voyant l'adulte rire aux éclats, que font les élèves ? Et vous vous trouvez dans l'isolement le plus complet ; évidemment vous riez à votre tour, mais, le soir, vous pleurez sous vos draps. Heureusement, des semaines après cet incident, l'une de mes camarades bayonnaises, nièce de Michel Labéguerie, m'invita à goûter chez elle le dimanche après-midi. Quelle ne fut pas ma surprise en écoutant chanter sur son petit tourne-disque, son oncle qui lui avait offert le premier 45 tours de chants basques et, qui plus est, accompagné à la guitare ! Une émotion qui me fit jaillir des larmes d'une joie immense cette fois. Une nouvelle page s'écrivait et un petit coin de mon cœur s'éclairait, pas au point d'effacer mon complexe, mais un souffle printanier venait caresser mon esprit.

Quelques années plus tard, l'Université de Pau programmait le 1^{er} cours de basque. Le prof nous distribua le dico de P. Lafitte, un vrai travail d'orfèvre, et l'on entendit parler notre langue pendant une heure. Notre prof, M. Eugène Goyenetche, n'était autre que ce grand érudit d'Histoire, ceci je l'appris bien plus tard. Oui, une poignée de pionniers avait commencé

à bouger les pions et ouvrir la voie qui nous était barrée à coups d'interdits. Grâce à eux, l'impensable était organisé dans plusieurs domaines. Par exemple, le dimanche pendant 30 mn et le jeudi 15 mn, jour de repos des scolaires, le pouvoir parisien, à force de lui casser les oreilles, autorisait l'emploi de l'euskara sur l'antenne de Radio Côte Basque, actuel Ici Pays Basque. Il a fallu une sacrée dose de courage et de persévérance, voire même les actes et combines de quelques esprits coquins pour en arriver là !

Et, de pas en pas, le chemin inverse s'est ouvert : deux générations plus tard, la révolution des coquelicots, cette fleur des champs si coquette, mais si fragile, nous susurrerait aux oreilles : « *Voyez comme je suis belle* » ! Et je vous avoue que je l'aime d'un amour fou, cette langue – dans la simplicité du quotidien, dans l'écho que nous envoyait nos ancêtres – que je l'admire et que je jubile quand je lis des poèmes, que j'écoute des bertsularis et que nous chantons ensemble à n'importe quelle occasion.

Après avoir été presque à l'agonie, il a fallu la relever à coups d'antibiotiques, de cures et de rééducation sévère. Non, l'homéopathie ne suffit plus encore de nos jours. Heureusement que des illuminés croyaient à l'énergie de l'acharnement pour la sortir du mépris et de la honte dans lesquels on comptait l'enterrer. Mais ce n'est pas gagné !

Très récemment, j'entendais un professeur de l'école d'ingénieurs Eztia à Bidart, dire que la connaissance de l'euskara était un grand plus lors de la présentation de son CV... Il n'empêche

que d'après un récent sondage, à peine plus de 20 % de la population d'Iparralde (Pays Basque Nord) maîtriserait l'euskara, alors qu'il faudrait 30 % de locuteurs d'un pays pour qu'une langue reste en vie, dixit l'UNESCO. Nous sommes donc loin du compte.

La création de l'Office Public de la Langue Basque a soufflé un petit vent d'optimisme, mais l'on sait que le nerf de la guerre ne suit pas, qui financerait les idées pratiques et améliorerait concrètement ce grand déficit d'ici 2050, date fixée par l'OPLB. Alors que la Santé, l'Éducation, le Social subissent des coupes budgétaires, notre langue suit le même mouvement. Comment faire pour que ce patrimoine linguistique millénaire soit sauvé dans ce pays qui reçoit chaque année de nombreux résidents francophones supplémentaires dans nos villes et nos villages ? Beaucoup d'associations voient le jour et travaillent dans plusieurs domaines de la vie de ce peuple et notamment pour promouvoir sa langue, à l'exemple des *ikastola* et des classes bilingues dans le public et le privé ; les gau-eskola pour adultes le soir ou en journée ont de plus en plus d'adeptes grâce au dévouement de personnes qui donnent sans compter de leur énergie, mais cela reste très insuffisant dans un environnement majoritairement francophone. Et la seule solution qui la sortirait de l'ornière est que cette langue ait une reconnaissance officielle par l'État. Espérons que celle-ci voie le jour après tant d'années de gestation ! L'automne est magnifique en Euskal Herri, mais nous savons que cette saison précède inexorablement l'hiver. Notre langue est en grand péril même si de nombreux scolaires et étudiants de tous âges l'apprennent. Mais l'environnement du travail, des loisirs et de la rue ne favorise pas qu'elle vive dignement ; et n'oublions pas qu'une langue vit si ceux qui la possèdent la pratiquent dans n'importe quelle circonstance, à chaque instant et en tous lieux.

Créons les conditions afin qu'elle entre en printemps, comme elle a vécu naturellement et simplement durant des siècles dans la société basque, pour la voir fleurir dans l'été.

Ce qui va bien en fait, c'est l'effort collectif – *elgarrekin* : ensemble – de tant de militants de l'ombre qui s'accrochent, tissent des liens, réfléchissent et agissent ; grâce aussi à des éclaireurs qui insufflent un feu, non pas celui qui brûle et détruit, mais ce feu sacré qui réchauffe, qui brille et sème la vie, le feu purificateur aussi parce qu'il est non-violent. L'optimisme, c'est peut-être l'espérance éclairée par le dynamisme des actes quotidiens.

[**Graxi Solorzano**]



Ongiaz oroitzea

Frantses erakasle bikaina ukan ginuen kolegioan, 5.ean. Gure idazlanetan irakurtu egitura - huts guziak bere libreta ttikian izkirituak izaten zituen artoski. Edozoin ikasle arbelerat deitu eta gure erranaldi bat idatz-arazten zion, denen arte eztabaidatuz gaizki erranak zuzentzeko, erranaldia aberastuz eta emaitza berria bakotxak idazten ginduen kaierean ; ondotik esamolde ona gogoan atxikitzeko asmoarekin. Trakeske-riak ezabatuak ziren nehoren trufan arigabe dena anonimoa baitzen. Esanaldiz esanaldi zer hobekuntza eginarazten ginduen elkarrekin eraskasle hunek eta zer lana erabilia zuen aitzinetik, zaitasunak gainditzeko metodo era-ginkorra obratuz ikasle bakotxaren beharreri egokitzeko, anitz geroago ohartu naiz.

Urteen buruan baziak zera gomitatu dut ostatura bere pazientzia handiko pedagogiarengatik eskertzeko zorretan bainitzen - ez da gauza handia, ikustarea baizik.

Ikasleak aitzinarazteko griña horrek, deus diskurtsorik gabe, nerabezaroan bizi eta frogatua zenbat aldiz geroago ez naiz oroitu nere erakaskuntzako ofizioan, bere lanaren profesionalismoak barnetik sentitu eta hunkitua baininduen. Eta pena handia dut ez baitut egundaino jakin zoin zaharetxetara bildu eta noiz zendo zen baiones erakasle hori, saiatu naizelarik bizkitartean.

Egia erraiteko eta batere urguluz hanpatu gabe,ene xaindean,zer poza ukan dut erretiroa hartu eta urteen buruan ikasle ohi batek oroitzapen zoriontsua atxikia duela entzutean. Bizia burasoenganik eskuratu dugu bistan da. Bainabizi-bidean zonbat jendeek egin eta egiten naute naizena ? Dena transmisioa da ohargabean. Zonbatek eman naute « xutik » eta aitzinatzen lagundu hitz pizgarri baten bidez demagun. Zonbat eredu ixil, proposamen eta eskaintza,

Zenbat entsenplu baikor ez dut izan nere inguruan...

Gaztetxo denborako ixtorioa da. Neguko igandea, goizeko zapietako mezan aurkitzen naiz. Ebanjelioko irakurketa bururatzearekin azkaindar gizon bat jausten da galerietarik, hurbiltzen apezarenganat eta erraiten : « Jaun erretora portugesak hor dira plazan... » Hunek berehala, elizatiarrak deitzen gaitu zerbait jan-edateko, esne, ogi edo bertze ekartzera gosaria muntatzeko elgarrekin.

Elizatik ateratzean, oraino eguna arras argitugabea izanagatik, zer ikuskizun tristea : hamarnaka gizon, lehereginak, gosez hamikatuak iduri, harmailetan jarrita, begia zorrotz,izar beltzak beren aurpegi iluna jaten ziotela; batzu oinutsik, zangoak zaurituak kausitu ginituen. Hauek, erretor-etxera gomitatu zituen apezak ur beroarekin garbitzeko eta artatzeo. Geroago jakin ginuen gauak gauari Beratik goiti Larrun mendi puntarat igoarazi eta mugalariek kaskoan abandonatuak izan zirela. Lagun baten arreta eta atrebentziari esker elizan ginien guzien gogoak « iratzarraratzeko » ekimena izan zen. Bat aski omen da mendi altxatzeko dio erran zaharrak.

Izadian erleak bere lana eginez landarea er-naltzen den gisara eta euri-iduzkiek bizia er-narazten, gizadian berdin berdina urrats la-gungarriek dute bizia sustatzen, bihotzak zabaltzen.

Besteek bizian nor giren, zer emaiten dugun eta nori, nehoiz ez dakigu. Baino estimatzen ahal dugu guri emana. Maiz, berek ez dakitel besteanaganat zorretan gira.

Nik beti eskeronak zor diozkatek anitz eta anitz lurtiarreri !

[**Graxi Solorzano**]

Paroles de jeunes : des mots qui réconforment

Depuis quatre ans, le Rotary Club de Bayonne-Anglet-Biarritz organise un concours d'éloquence destiné aux élèves de Première et Terminale.

Ces jeunes, ils ne s'intéressent à rien, passent leur temps sur les réseaux sociaux les plus ineptes, ce sont des puits d'inculture. Et ils ont, maintenant, recours à l'intelligence artificielle pour pallier leurs lacunes. On connaît la rengaine. Et il m'arrive, je le reconnaît, de l'entonner. Mais quand je suis en proie à ces idées noires, je me dis qu'il ne faut quand même pas généraliser. Et je pense aussitôt au concours d'éloquence organisé, pour la quatrième année, par le Rotary Club de Bayonne-Anglet-Biarritz et, plus précisément, par son Monsieur Culture, Bernard de Monck d'Uzer.

Ancien professeur de Lettres à Fès, au Maroc, puis au lycée Saint-Cricq de Pau, il a été, durant vingt-cinq ans, proviseur du lycée Malraux, à Biarritz, qu'il a profondément transformé. Depuis qu'il est à la retraite, notre homme est débordant d'activité, organisant, au titre du Rotary, des conférences dans les trois villes du BAB, des concerts, dont celui de juillet dernier en l'église de Saint-Jean-de-Luz, qui a attiré 600 spectateurs, et il fait aussi profiter de ses connaissances les adhérents des Universités du temps libre et de la Société historique des amis de Napoléon III.

Il y a quatre ans, toujours dans le cadre du Rotary, l'ancien proviseur a décidé de mettre en place ce concours d'éloquence, conscient que les élèves ont rarement l'occasion de prendre la parole, et agacé, lui aussi, par l'image entièrement négative que l'on a souvent d'eux. Sans procrastiner (ce n'est pas du tout son genre), il a pris contact avec les lycées du BAB, publics et privés. Six ont répondu positivement à sa demande : les lycées Cassin, Louis-de-Foix, Villa Pia et Largenté, à Bayonne, le lycée Malraux, ainsi que le lycée hôtelier, à Biarritz. Le projet ? Proposer à des élèves de Première et Terminale, tous volontaires bien sûr, de montrer leur talent oratoire sur le sujet de leur choix. Pour les préparer à cette épreuve, qui est programmée en avril à la médiathèque de Biarritz, des master class (comme on dit en bon français !) sont organisées dans chacun des lycées, de novembre à fin mars. Deux par lycée. Elles sont animées par six intervenants : quatre



À l'auditorium de la médiathèque de Biarritz, Bernard de Monck d'Uzer applaudissant la lauréate de cette année : Eléa Maentler Ducoté, élève du lycée Villa Pia.

avocats, un directeur de théâtre, un adjoint à la culture. Ils familiarisent les éventuels candidats à la prise de parole, leur expliquent ce qu'il faut faire et les écueils à éviter.

Depuis sa création, le concours d'éloquence a atteint son objectif. « *Partout où l'administration et les corps professoraux jouent pleinement le jeu, nous avons beaucoup d'élèves intéressés* », constate, avec satisfaction, Bernard de Monck d'Uzer, « *jusqu'à 100 au lycée Malraux* ». Et le niveau des exposés n'a fait que progresser d'année en année. Ayant la chance de faire partie des neuf membres du jury, j'ai été, chaque année, admiratif devant l'enthousiasme de ces candidats et candidates, qui sont plus nombreuses, le sérieux avec lequel les uns et les autres prononcent leur petit discours, lu ou appris par cœur, la diversité des sujets abordés : philosophiques, politiques, sociaux ou sociétaux. « *Beaucoup veulent entreprendre des études de Droit ou Sciences Po, d'autres des études de Lettres. Tous veulent savoir comment mieux s'exprimer* », résume l'ancien proviseur. Chaque année, au moment du concours, la médiathèque de Biarritz est remplie de parents d'élèves, de professeurs, et aussi de certains condisciples des candidats, venus assurer « *la claque* ». Jusqu'à présent, un seul lauréat était choisi par le jury, et la déception, bien visible sur le visage de ceux qui n'avaient pas été retenus, faisait peine à voir. La décision a donc été prise de rajouter deux prix supplémentaires, dès cette année. Et il est possible aussi, indique Bernard de Monck d'Uzer,

qu'à l'avenir, le lycée Cantau d'Anglet, qui n'est plus seulement lycée d'enseignement professionnel, mais aussi d'enseignement général, propose à certains de ses élèves de participer à ce concours bien rassurant sur l'état d'esprit de nombreux jeunes du Pays Basque.

[Emmanuel Planes]

LE VERBE EST CRÉATEUR

Âgée de 18 ans, native de Bayonne et domiciliée à Biarritz, Eléa Moentler Ducoté a été lycéenne à Saint-Louis Villa Pia, et elle est actuellement en hypokhâgne à l'École normale catholique Blomet, à Paris. C'est elle qui a remporté, cette année, le concours d'éloquence. « *Encouragée par mon professeur de philosophie, Lionel Fauré-Corréard, j'ai relevé le défi de la prise de parole en public qui m'intimidait particulièrement* », raconte-t-elle. Eléa avait donné pour titre à son petit discours : « *On passe à côté* ». Elle y pointait du doigt « *une époque ternie par la lassitude et l'engagement éphémère. L'espoir apparaît lorsque nous posons nos écrans pour nous consacrer à l'ennui et à l'engagement* ». Un engagement véritable, sur le long terme qui, d'après Eléa, « *manque beaucoup à ce monde. Le concours d'éloquence peut être l'occasion de le faire renaître. L'art de l'éloquence peut être source de changement. Par la sensibilisation, le verbe est créateur, car il fait prendre conscience* ». Une précision : attachée à la liberté de penser par elle-même, Eléa n'a pas eu recours, pour préparer son allocution, à l'intelligence artificielle !

Rhésus positif ou négatif ?

Être « positif », cela peut vouloir dire beaucoup de choses, mais cela peut aussi faire penser au rhésus positif qui accompagne les groupes sanguins (A, O, B, AB). Faisons un peu de biologie de base pour expliquer comment chacun de nous est déterminé par son groupe sanguin, et comment donner son sang est un acte vraiment POSITIF.

Le groupe sanguin que nous possédons est hérité de nos parents et joue un rôle clef dans notre identité biologique. Il est déterminé par des gènes hérités de chaque parent. Il existe 4 groupes principaux – A, O, B, AB – qui se combinent avec le facteur rhésus (on est rhésus positif ou négatif), pour former 8 groupes sanguins possibles : A+ ou -, O+ ou -, B+ ou -, AB+ ou -. La combinaison des groupes sanguins parentaux détermine directement le groupe sanguin de l'enfant.

Connaître le groupe sanguin du patient facilite la gestion de situations hémorragiques urgentes pour pouvoir transfuser la poche compatible avec son groupe sanguin. Transfuser la bonne poche pour le malade peut s'avérer compliqué, car la répartition des groupes sanguins est différente selon les pays et les continents. Or, le brassage des populations fait qu'il faut des poches de tous les groupes en quantité suffisante pour faire face à tous les besoins. Par exemple en Europe, les groupes A et O sont prédominants alors qu'en Asie, c'est le groupe B qui est le plus répandu. En France, c'est le groupe A qui prédomine (44 %), puis le groupe O, le groupe B et AB. Par contre au Pays Basque, nous sommes 55 % de groupe O.

MAIS REVENONS AU RHÉSUS.

En France, 85 % de la population est de rhésus positif et 15 % de rhésus négatif, avec un groupe particulièrement rare et précieux : le groupe 0 négatif. Les personnes de ce groupe sont appelées « donneurs universels », car leur sang peut être transfusé à tous les patients quel que soit leur groupe. Il est donc indispensable dans les cas d'urgence hémorragique vitale lorsqu'on ne connaît pas le groupe sanguin du malade. Il



© Françoise Alma

QU'IMPORTE !

« Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jean 15,13). Sans aller jusqu'à donner sa vie comme le Christ l'a fait pour nous, si l'on commençait déjà par donner son sang ? Serait-ce vraiment un sacrifice ?

Il faut juste dégager un peu de temps : pris rapidement en charge par une équipe médicale et de bénévoles, bienveillante et à l'écoute, l'on ressort allégé de 420 à 480 ml de sang, mais vivifié, gonflé de la satisfaction d'avoir contribué à sauver jusqu'à trois vies et répondu (un peu) au besoin quotidien des 10 000 dons nécessaires en France. Si l'on peut lire *Tintin* « de 7 à 77 ans », l'on peut donner son sang (sauf dérogation, Cf. plus bas) de 18 à la veille de ses 71 ans.

J'avais 6 ans. Je revois mon père remonter de son bureau le pas lourd, j'entends encore sa voix de stentor pour une fois assourdie, annoncer à ma mère que mon frère aîné était passé sous un camion, qu'il avait vidé la banque de sang de Royan, mais qu'il était sauvé ! De ce jour, je me suis promis de donner mon sang dès que j'aurais l'âge requis.

Dix ans plus tard, une élève de mon lycée fut à son tour gravement accidentée. Une collecte de sang exceptionnelle fut organisée au sein même de l'établissement, pour sensibiliser les jeunes adolescents que nous étions. Mineurs, nos parents avaient dû donner leur accord. La collecte avait été

faut donc en permanence des stocks suffisants de sang O négatif.

Au Pays Basque (encore une spécificité), nous avons la spécificité importante d'être 15 % de groupe O négatif contre 6 % dans le reste de la France. C'est pour cela que l'on entend souvent dire que c'est le « sang des Basques » (bien que tous les Basques ne soient pas O négatif.)

En tant que responsable de l'unité de prélevements de l'Établissement Français du Sang à Biarritz, c'est très souvent que j'ai eu à lancer

des appels dans les médias pour sensibiliser les personnes de groupe O négatif à l'importance de venir donner leur sang en raison de réserves très basses.

Mais au total, quel que soit son rhésus, positif ou négatif, donner son sang est toujours un acte positif puisque quand on donne, c'est de façon inconditionnelle, sans savoir à qui l'on donne. C'est l'un des seuls dons encore gratuits que l'on puisse faire alors que l'on est souvent sollicité pour donner de l'argent. Il suffit de donner de son temps, ce que tout le monde peut faire à condition, bien sûr, que sa santé le permette.

[Christiane Zubeldia]

un succès, car les jeunes sont généreux.

Mes 18 ans enfin atteints, je me suis précipitée à la première collecte venue et, à ce jour, je n'ai pas cessé de donner régulièrement.

Chacun donneur a son éthique, nul besoin d'avoir été confronté à des situations, ou à des histoires familiales douloureuses. Ainsi, sauf pour les jeunes déjà avertis, aux collectes dans les lycées, les collèges, les universités, les entreprises, aux abords des plages, l'émulation joue : ils s'encouragent mutuellement et donnent !

Dans le monde rural, même constat : des familles entières viennent aux collectes, les trois générations confondues. Pour avoir vu leurs aînés donner l'exemple, les petits-enfants prennent le relais spontanément, c'est pour eux une évidence.

À la collation conviviale offerte au sortir du don, cette pause permet, en plus de récupérer sereinement en étant surveillé, d'échanger entre donneurs, chacun dit se sentir mieux, physiquement et psychologiquement.

Tout rhésus que nous soyons, soyons sangsationnels !

[Françoise Alma]

Quand paraît la joie dans l'Évangile ?

La joie est l'un des dons de l'Esprit-Saint, selon l'Écriture...

Dans les Évangiles, elle est le signe que quelque chose est en train de se produire.

Dans l'Évangile selon saint Marc, la première fois que la joie est évoquée, elle est celle de Dieu le Père au moment du baptême de Jésus : « *Il y eut une voix venant des cieux : "Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi, je trouve ma joie".* » (Mc 1, 10). La joie est cet état de satisfaction générant une procession de synonymes tels qu'allégresse, béatitude, exultation, félicité, jubilation, exaltation, griserie, ivresse, ravisement, agrément, bien-être, enjouement, entrain, euphorie, hilarité, liesse, satisfaction, et aussi plaisir...

En ce qui concerne l'Évangile selon saint Matthieu, la joie entre en scène lorsque les mages, quittant le palais d'Hérode repèrent l'étoile qui les avait guidés vers le roi des juifs qui venait

de naître. « *Quand ils virent l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie.* » (Mt 2, 10)

Poursuivons. Saint Luc introduit la joie dans son récit lorsque l'ange Gabriel promet au prêtre Zacharie, époux d'Elisabeth, qu'il sera le père de Jean, le Baptiste, alors que son épouse est âgée et stérile : « *Tu seras dans la joie et l'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance.* » (Lc 1, 14)

Enfin, dans l'Évangile selon saint Jean, la primeur de la joie revient à celui qui se désigne comme l'ami de l'époux, et son auditeur, j'ai nommé Jean le Baptiste. « *Celui à qui l'épouse appartient, c'est l'époux ; quant à l'ami de l'époux, il se tient là, il entend la voix de l'époux, et il en est tout joyeux. Telle est ma joie : elle est parfaite.* » (Jn 3, 29)

En résumé, l'introduction de la joie dans les quatre Évangiles présume toujours d'une révélation de l'autre, comme celui par qui arrive ce qui est attendu depuis toujours ou alors totalement inattendu. Il s'agit de la joie d'un accomplissement qui vient de l'altérité. Cet « autre » revêt ici l'identité de Jésus : pour le Père dé-

signant son fils, par le guidage de l'étoile des mages orientaux vers Bethléem, et par la naissance du précurseur Jean qui désignera l'Agneau de Dieu dont la voix le réjouit. L'autre apparaît comme pourvoyeur de joie, et l'altérité, comme chemin de bonheur. En y réfléchissant, c'est aussi le sens des Béatitudes qui orientent le sujet vers un prochain auquel l'on choisit de faire du bien.

Faire du bien, c'est précisément ce qui est le propre de Jésus, lorsqu'il se penche sur la souffrance humaine pour la faire disparaître. Le but recherché est double : rendre gloire à son Père et rétablir dans l'harmonie première de la Création les personnes en souffrance. Agir positivement de la part du Créateur en faveur de la créature. Que le lecteur ne s'y trompe pas, faire le bien et engendrer la joie d'un mieux-être n'est pas réservé au seul Jésus de Nazareth. Lui-même invite à une participation active chacun de ses disciples : « *Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* » (Mt 25, 40) L'attention bienveillante envers l'autre en situation de vulnérabilité fait de chacun le prochain dont le bon Samaritain de la parabole est la parfaite illustration. La joie n'est donc pas le propre d'un être autocentré, mais bien l'expression d'un être en relation. Dieu goûte la joie dans l'intimité de la Trinité où chacune des trois personnes reconnaît l'autre et la reçoit ; et Dieu connaît aussi la joie d'inviter chacun à s'approcher de Lui et à L'accueillir comme Il vient. Cette communion en Lui, dès lors que la rencontre est effective, se nomme encore vie éternelle. Un rappel, pour les anxieux qui pensent toujours ne pas mériter ce qu'on leur promet : en ce qui concerne la vie éternelle, c'est le Seigneur qui en a l'initiative selon son amour ; nos actions pour la « mériter » ici-bas sont surtout actions de grâce, par avance, pour ce qui nous sera offert gracieusement, et non la garantie que nous avons les moyens de nous acheter le ciel avec nos petits bras et nos maigres efforts de Carême. Souvenez-vous : le Baptiste était dans la joie d'entendre la voix de l'époux. Alors, à bon entendeur, Salut !

[Abbé Lionel Landart]



Halte au catastrophisme. Soyons positifs.

Le pessimisme actuel est causé en partie par la surconsommation d'informations négatives des médias et des réseaux sociaux.

Pour réagir à cette situation, il faut analyser ces informations et se poser les questions sur la véracité de leur impact.

Un bon exemple nous est donné dans le livre *Halte au Catastrophisme* de Marc Fontecave, membre de l'Académie des Sciences. Il critique les émissions de télévision et les journaux qui martèlent, sans nuances et sans fondements, les prévisions de fin du monde liées au changement climatique. Il critique l'idéologie catastrophiste de certains mouvements écologiques qui n'offrent d'autre perspective que la décroissance et finalement la misère. Pour être positif, on peut évoquer la capacité de l'homme à trouver des solutions pour lui-même et pour son environnement.

Beaucoup de jeunes ressentent de l'incertitude et de l'inquiétude face à l'avenir : climat, emploi, logement, dette, instabilité politique... Que peut-on faire pour les apaiser, leur montrer du positif et leur donner de l'énergie pour agir ? Ils peuvent s'engager dans des associations, car l'action réduit le sentiment d'impuissance. Beaucoup de jeunes font un retour à la religion qui traduit une recherche de sens à la vie. C'est aussi un besoin d'appartenance à une communauté.

L'on peut noter l'augmentation importante des participants au pèlerinage de Chartres qui traduit un besoin spirituel, mais aussi d'expériences collectives : marches, chants, veillées. Le livre *Réparation* du Cardinal François Bustillo est une réflexion sur la société d'aujourd'hui qui va mal. Il écrit : « *Cette réflexion ne se veut ni une leçon de morale ni un réquisitoire, mais le partage d'une inquiétude et, surtout, d'une espérance. Une société meilleure est possible* ». Il cite aussi Platon qui rappelait « *Il est impossible d'améliorer le monde si l'homme ne s'améliore pas lui-même* ».

Que doit faire l'homme pour s'améliorer et être plus positif ? On peut avoir quelques idées :



Pèlerinage des étudiants à Chartres.

- Pratiquer la gratitude : réfléchir aux choses pour lesquelles nous sommes reconnaissants.
- Fixer des objectifs : se donner des objectifs réalisables et concrets,
- S'entourer de personnes positives : leur énergie peut être contagieuse,
- Cultiver la résilience : les échecs et les obstacles peuvent apprendre à grandir,
- Pratiquer la pleine conscience : c'est une façon de rester ancré dans le présent et de réduire l'anxiété liée à l'avenir.

La recherche est une source d'optimisme ; par ses contributions et ses promesses, elle joue un rôle clé dans la production d'un avenir meilleur. La beauté est aussi une source d'optimisme ; dans la nature la beauté nous apaise, nous rééquilibre et nous fait entrer en communion avec ce qui, en nous, nous dépasse. En Art, elle a toujours été le but de l'artiste dont la mission était de rendre visible ou audible l'ineffable présence du divin.

Aujourd'hui, l'Art devenu marché a perdu son sens profond et, au nom de la liberté, a produit des œuvres dénuées de transcendance. Mais peu à peu, l'on peut observer un retour à l'ar-

tisanat, au figuratif, une reconnexion à la nature, un désir de beauté.

Un phénomène récent a surpris notre pays avec le film *Sacré Coeur*. Interdit de publicité, il a eu un succès immense dans toute la France, dépassant toute espérance de la part de ses réalisateurs. Il a même suscité des conversions ! Il est peut-être le signe fabuleux d'un rassemblement spirituel.

L'on peut dire la même chose de la série américaine *The Chosen* qui relate la vie de Jésus et qui a un énorme succès dans le monde entier. L'on voit de plus en plus de personnes se tourner vers la prière et en découvrir la force. La beauté se voit également dans tant de gestes de générosité, accomplis dans le secret et l'humilité ; tous ces gestes réalisés pour se courir, consoler, soigner, sont expressions de la beauté des âmes.

[Philippe Chevalier et Hortense Haussling]



Nos animateurs.

Jubilé des jeunes à Rome, un bilan positif

Cet été, 270 jeunes de notre diocèse ont répondu présent à l'appel du Saint-Père, à l'occasion du Jubilé des jeunes à Rome. Nous nous réjouissons qu'autant de jeunes aient rogné deux semaines de leurs vacances au profit de Dieu et de l'Église. Aujourd'hui, trois mois plus tard, j'aimerais vous présenter le fruit de ma réflexion sur cet événement.

Le bilan le plus évident, et que nous faisons après chaque JMJ, est celui des grâces propres à ces grands rassemblements de jeunes autour du pape. Nos jeunes, qui se sentent parfois bien seuls dans nos paroisses, et encore plus lorsqu'ils témoignent de leur foi au lycée ou au travail, découvrent qu'ils ne sont vraiment pas seuls ! Des centaines de milliers de jeunes de leurs âges croient aussi en Jésus, mais ils en sont fiers et le revendent. Ils découvrent alors ce qu'est une chrétienté : un peuple vivant de la joie du Christ. L'expression semble toute faite, mais elle a des implications concrètes et palpables. Imaginez la ville de Rome (avec son organisation italienne : « une pagaille organisée » aux dires de l'abbé Berrart) grouillante durant une semaine de plus d'un million de jeunes tout excités ; mais

pas de dégradations, pas de bagarres, pas d'insécurité (il reste tout de même quelques pickpockets, mais je ne certifie pas qu'ils soient venus pour le Christ !). Malgré la foule, les gens se respectent et sont compréhensifs. Certes, cela n'empêche pas les tracas du quotidien et les manques d'organisation, voire de matériel, mais un sentiment de paix se dégage. Que vous le vouliez ou non, vous faites alors l'expérience d'une société inspirée par l'Évangile : le rêve de toute personne de bien qui se respecte.

Nous pouvons ajouter à ce premier point, le sentiment d'appartenir à la famille chrétienne, autour de la figure du pape Léon. Tous nos jeunes, à leur façon, reviennent avec une vision incarnée du pape. Il n'est plus une image aux infos, ou sur les réseaux sociaux : ils l'ont vu, et de très près pour certains, et il leur a parlé !

Je noterai à ce sujet que le pape a voulu recevoir les catéchumènes de l'année en audience privée, et les Français, dont certains de notre diocèse, représentaient la majorité de ces jeunes. Le pape l'a souligné en faisant une partie de son discours en français, manifestant ainsi sa joie du regain spirituel qui touche notre pays. Léon XIV est ainsi devenu leur pape, celui qu'ils écouteront, qu'ils comprendront, cette figure qui leur permet de réaliser et de matérialiser qu'ils appartiennent à une Église unie qui dépasse leur paroisse, leur diocèse et leur pays pour toucher le monde entier.

En tant que chrétiens, nous sommes un peuple de frères sous le regard de Dieu notre Père. Et si la fraternité entraîne une unité dans notre façon de penser, de croire et de vivre, elle demande aussi d'apprendre à vivre avec les particularités de chacun. Cette diversité s'exprime tout particulièrement dans l'Église au travers des différents courants théologiques, des différentes communautés religieuses et des différentes façons de prier et d'exprimer sa foi. Et l'une des choses les plus dures dans la vie chrétienne, c'est justement d'accepter cette différence et de la voir comme une richesse, même si elle ne me correspond pas totalement. C'est une expérience que plusieurs de nos jeunes ont pu réaliser. Vous le savez bien, les jeunes prêtres de notre diocèse sont assez conservateurs, ils sont sensibles au latin pour manifester l'universalité de l'Église, ils utilisent autant les chants charismatiques que le grégorien pour porter leur prière, et une spiritualité basée sur la prière et la recherche de la vertu dans la vie morale. Plusieurs ont trouvé leur vocation au travers de



cette spiritualité et ont à cœur de la partager avec les jeunes qu'ils accompagnent. Les jeunes qu'ils accompagnent à l'année y sont habitués, et y sont sensibles, mais ceux qui viennent d'autres paroisses ont fait l'expérience d'une spiritualité qu'ils ignoraient. J'ai été agréablement surpris de constater, que malgré une première réticence, beaucoup ont accepté de passer au-delà de leurs aprioris. Même si la spiritualité proposée n'est pas celle qu'ils préféraient, ils ont été capables de prendre sur eux, de prier à l'unisson avec tous les autres, et finalement ils se sont élevés vers Dieu en apprenant à se laisser porter par la prière des autres. Bien qu'un peu révoltés au départ, ils y ont trouvé

leur compte, prouvant ainsi une grande maturité spirituelle. Notre Église change, comme à chaque époque, et ce sont ces personnes qui permettront de faire les ponts entre les différentes générations, les différents courants spirituels, et nous permettront ainsi de maintenir notre unité dans une certaine diversité. J'espère qu'ils feront des disciples ! À titre personnel, je pense que ceux qui sont capables de trouver le génie de chaque courant spirituel, sont seuls capables de s'enrichir de la diversité de l'Église tout en restant unis à chacun de leurs frères dans la foi. L'expression est pompeuse, mais en voici le résumé : ce sont eux qui évitent les guerres de clocher dans nos paroisses.

Enfin, j'aimerais terminer cette recension par une anecdote qui m'a particulièrement touché. Cela faisait deux semaines que nous étions partis, notre jubilé touchait à sa fin, et tout le monde était exténué, bien que beaucoup refusaient de le reconnaître ! Nous venions d'arriver à la Sainte-Baume, lieu où reposent les reliques de sainte Marie-Madeleine, et suite à la messe, proposition fut faite de clore notre pèlerinage par une nuit d'Adoration à la basilique. Chacun s'inscrivit librement pour son créneau d'une heure, et la nuit se passa dans un va-et-vient constant de jeunes partant et revenant de l'Adoration. Ma première surprise fut que tout le monde y participa, ce qui est déjà une belle réussite ! Mais surtout que plusieurs jeunes, et pas forcément les plus pieux et les plus dévots, restèrent jusqu'à quatre heures durant dans l'église pour prier dans le silence de la nuit et de leur cœur.

À Rome, ce n'est pas seulement le pape Léon qu'ils ont rencontré, beaucoup de nos jeunes ont fait une rencontre réelle et profonde avec le Christ ! On ne parle pas ici d'illuminés ou de mystiques, nous parlons de nos jeunes, que nous croisons au quotidien dans nos paroisses, et qui sont capables de parler à Dieu avec leurs mots, de passer du temps avec Lui juste parce que c'est Lui. Des jeunes capables maintenant de témoigner de leur foi, de porter une communauté par leur prière et leur exemple, car Jésus-Christ signifie quelqu'un de concret pour eux.

Je terminerai par cette citation du pape Léon XIV aux catéchumènes lors de leur rencontre à Rome : « *Nous devenons d'authentiques chrétiens lorsque nous nous laissons personnellement toucher dans notre vie de chaque jour par la parole et le témoignage de Jésus.* »

[Abbé Louis-Marie Dupin]



Ambiance Woodstock.

« J'aimerais autant pas »

« *I would prefer not to* »

Bartleby, Herman Melville



En cette période de fin d'année, nous autres chrétiens organisons les fêtes autour de deux préoccupations, parfois avec un sentiment de paradoxe et de culpabilité. S'il s'agit de faire famille, autour de l'exemple d'Amour que nous ont laissé ces trois personnages mythiques que sont Joseph, Marie et Jésus, dans le même temps il s'agit de faire fête, de manière plus païenne, autour de la corne d'abondance, avec souvent, de plus en plus souvent, un sentiment d'écoûrement voire d'intempérance.

Durant cette trêve, une injonction, sociale celle-là : être positif en tout lieu et à chaque instant. Être positif c'est-à-dire à la fois gai et heureux, sinon content de là où on en est de sa trajectoire de vie, et appréhender avec envie et espoir ce qui vient. Quelque chose d'une place dans le monde qui pourrait, à l'instar de Bouddha, nous faire dire :

« *J'accepte ce qui est pour ce qu'il est ; Je laisse aller ce qui a été sans nostalgie ni amertume ; J'ai confiance en ce qui sera sans rien attendre a priori.* »

Et Bonne Année grand-mère ! Pas de place pour le grincheux, le trouble-fête, celui qui voudrait faire valoir l'intérêt d'une fréquence plus basse, blasé de psychologie positive sur lui inefficace.

Alors que ce n'est pas si simple. Cela ne va pas de soi, être positif, ce soir-là, parce qu'il le faut. Se sentir obligé de se sacrifier pour répondre à la demande interminable de la liste au Père Noël des enfants que l'on veut aimer en offrant. Être obligé de faire conversation en souriant avec ceux que l'on passe son

temps à éviter le reste de l'année. Manger et boire à en étouffer pour ne pas décevoir celle ou celui qui a mis tout son cœur, depuis des semaines, dans la préparation et la décoration de La Table. Ce positif-là, on le sent bien, est quelque peu du côté du trop ! Combien sont ceux qui appréhendent avec angoisse ce temps d'injonctions positives et qui, comme le très contemporain Bartleby dans la nouvelle éponyme d'Herman Melville, pourrait dire : « *I would prefer not to* » (J'aimerais autant pas). Alors, qu'est-ce que ce temps de recueillement devant la mangeoire de Bethléem pour les bergers que nous sommes ? Quelle bonne nouvelle cette scène peut-elle nous inspirer ? Et si la métaphore de la Sainte Famille nous proposait qu'Être positif cela signifie renoncer au toujours plus et même, soyons audacieux, trouver vertu au manque ?

Dans le monde qui est notre présent, où nous sommes de toutes parts incités à consommer toujours plus d'objets, d'images, de loisirs, de calories, il est remarquable que le nombre d'individus en errance ou en souffrance (psychique) ne cesse d'inquiéter les professionnels de la santé mentale. Le plus alarmant étant sans doute le mal-être des jeunes enfants, ado-

lescents et jeunes adultes. Il n'est dès lors pas absurde de faire un lien entre ces deux observations. « *L'argent ne fait pas le bonheur* » est certes un peu désuet ; néanmoins, avoir toujours plus ne semble pas permettre l'épanouissement que les annonceurs proliférant sur nos divers écrans nous poussent à croire.

De là à se demander si l'inverse nous apporterait plus de bien-être, il n'y a qu'un pas qu'il n'est pas interdit de poser, histoire d'explorer la terre qu'il foulait.

Si au commencement de la vie le sujet se perçoit, et est perçu souvent, comme une partie du tout que constitue sa mère, chair de sa chair, comment pourrait-il exister dans le monde et se compter parmi les autres sinon au titre d'un manque à celle-ci ?

C'est de cette fonction de manque à être que peut advenir le sujet, et seulement de cette façon. C'est d'ailleurs sans doute de ce côté-là que l'on peut attendre un effet heureux du chemin, en analyse, comme étant celui de trouver sa place à partir de ce trou, laissé autant à la mère qu'à l'enfant. Ce mouvement d'amputation, réelle, symbolique (et aussi imaginaire) est double, puisqu'à la mère qui se trouve privée de ce tout qu'elle croyait être

sans l'avoir, l'enfant, dans un même mouvement centrifuge, se trouve diminué de ce qu'il croyait le constituer pour elle et qui devient déchet dès la délivrance (le placenta, par exemple). Ainsi chacun se retrouve objet (car extérieur) partiel de l'autre.

Et nous passons notre vie à œuvrer pour combler ou tenter de supporter (ce qui revient au même) ce vide laissé par cette violente et brutale séparation originelle, qu'il s'agisse de la mère ou de l'enfant. L'enfant fille, devenue mère à son tour, croit d'ailleurs un temps (celui de la gestation) avoir résolu cette quête et se trouve « comblée », « pleine », « suffisante », « 2 en 1 » ; les expressions ne manquent pas. Cet état perdu, un temps retrouvé, est une illusion. L'enfer guette. Car si la séparation symbolique, la division, ne suit pas la rupture réelle, alors l'individu, le sujet ne peut advenir. Les dégâts psychopathologiques ne sont pas étrangers à cette fusion, pourtant tant désirée. Il est donc difficile, douloureux et peut sembler contre-nature de faire le chemin de la soustraction. Pourtant ce n'est qu'à ce prix-là que chacun des deux peut se réaliser. Symboliquement, c'est d'abord dans le pas de deux du maternage que se fend l'enveloppe. En répondant à son besoin tout en lui parlant, la mère lui donne le tout qu'elle n'a pas, de l'amour. C'est dans ce ratage, cette incomplétude, cet interstice entre la demande à la mère et le besoin, que le désir trouve sa cause, sous la forme d'un reste qui est à perdre puisque la mère ne peut pas tout ; le langage est alors cet Autre qui permet la première faille salutaire. Puis, le rôle d'un tiers, figure ou fonction paternelle, n'est pas inutile, mais plutôt nécessaire voire indispensable pour aider les deux parties de ce tout créateur à faire désormais deux. Entités à l'identité propre et singulière pour lesquelles subsistera à jamais un trou, une part manquante, un lieu perdu, mythique et fantasmé. Ce manque nous constitue, chercher à le combler nous asservit.

Les jouissances pléthoriques et accumulées n'ont de cesse de nous éloigner de notre humanité, alors que les réjouissances de la Nativité peuvent nous permettre de nous remettre en route, un temps au moins, sur ce qu'il en est de notre chemin. Et nous poser la question : « *Que désirons-nous vraiment pour l'année nouvelle ?* ». Car comme l'a dit J. Lacan : « *Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.* »

Joyeux Noël !

[Christine Delgado-Harran]

Bouquet d'avis

Dans le calme et la sérénité de la campagne basque, des amis ont accepté de livrer en vrac leurs réflexions sur les avantages de rester positifs devant les difficultés.

Les deux premiers ont répondu par une pi-rouette :

« *Si l'on n'est pas positif, on est foutu !* »

« *Il ne faut pas prendre la vie au sérieux, de toutes façons on n'en sortira pas vivant !* »

D'autres sont allés un peu plus loin. Une dame veuve me disait : « *Si je ne souris pas malgré mon chagrin, personne ne m'invite. L'on va naturellement vers les gens positifs. Être positif aide à vivre avec les autres malgré nos chagrins, et c'est une belle forme de politesse à leur égard.* » Une amie partageant son temps entre Paris et le Pays Basque m'a raconté avoir fait plusieurs fois l'expérience dans le métro où les voyageurs ont souvent le visage fermé. « *Si je me mets à sourire, je reçois presque toujours un sourire en retour. Un lien éphémère s'est créé, faisant oublier les soucis du moment.* »

Une mère de famille nombreuse expliquait que, devant une situation négative, elle trouve souvent une porte de sortie en adoptant une démarche positive. Elle donnait l'exemple suivant : « *Devant une pile de linge à repasser, soit l'on se sent envahi par le découragement, soit l'on décide de joindre l'utile à l'agréable en écoutant un podcast ou en regardant la télévision.* ». L'important est d'alléger ses dépendances.

Je suis croyante et je me lève le matin avec le sourire et un remerciement pour le Seigneur en me disant : « *Je vais y arriver* ». Pour ma part, je m'inspire du livre de Florence Servan Schreiber, *3 kifs par jour*, et tous les soirs, avant de m'endormir, je me remémore trois moments heureux de la journée.

L'on ne naît pas égaux et nos gènes ne nous arment pas de la même manière pour s'extraire du négatif. C'est un combat, mais il en vaut la peine, car il donne accès à un immense pouvoir : celui de changer sa propre vie et celle des autres. « *C'est une question de perspective, de perception de la situation, de vivre les choses d'une manière différente avec un sens critique, de ne pas dire "non", mais "oui, mais".* »

L'empathie est essentielle au sein de la famille pour mettre de l'huile dans les rouages. Il faut avoir confiance, accepter ce que l'on ne peut changer, ne rien laisser sous le tapis, et tenter de vivre les choses d'une manière différente. Profiter de chaque bon moment, même fugitif, même futile, et tenter de capter une lueur, une esquisse de solution.

Le narcissisme est le berceau de la souffrance négative, car il empêche de relativiser. Il y a toujours quelqu'un de plus riche que toi, mais un plus pauvre aussi.

Les médias font leur marché sur les étals des drames, de la violence et de la peur, car les mauvaises nouvelles se vendent mieux. Mais après avoir subi l'information, nous adoptons le plus souvent une attitude positive en reconnaissant que nous sommes bien chez nous par rapport à tous les malheurs de ce monde.

Dans l'Art, le sombre révèle la lumière et l'énergie créatrice. L'on a besoin du négatif pour voir le positif.

Positivité et négativité font partie d'un cycle, et ce cycle c'est la vie.

[Propos recueillis par Jean Sauvaire]

N'oublions pas...

Le soleil brille toujours au-dessus des nuages.

Prendre le temps de s'arrêter pour surprendre un instant de douceur, de beauté, et de ressentir une bouffée de bien-être... un sourire qui s'ouvre sur un visage. Et pourquoi pas au sein de nos églises ? Car l'art est une manière que Dieu a choisi pour nous dire « *Bonjour* ». Si nous prenons attention à la poésie, à la musique, à l'architecture, aux peintures, aux sculptures, aux danses... c'est tout un monde qui nous interpelle ; la révélation d'une grâce intrinsèque.

L'art, la beauté, nous font aimer la vie. Mettre de l'art, de la beauté dans nos pensées, dans nos intentions, dans nos paroles, dans nos actes...

« *La beauté sauvera le monde* », nous dit l'écrivain russe Fiodor Dostoïevski (1821-1881).

[Céline Davadan]

L'orgue, un art, une passion et un sacré Positif

Philippe Guilmard, organiste à l'église Saint-Vincent et, depuis quelques mois, davantage spécialisé sur le métier de facteur d'orgues, exprime avec finesse et impétuosité, lors de cet entretien de fin d'été, comment la musique a positivé son existence et sa carrière.

COMMENT ALLEZ-VOUS EN CETTE FIN DE SAISON ?

J'ai profité comme beaucoup de l'été, et voir tant de gens heureux m'a fortifié dans mon parcours de santé momentanément plus difficile. J'ai travaillé à me familiariser avec cette nouvelle activité de facteur d'orgues. Elle regroupe à elle seule 21 corps de métiers, du dessin industriel aux techniques de mise en harmonie, qui vont donner avec l'accord final toute sa splendeur à l'instrument.

COMMENT ÊTES-VOUS ENTRÉ EN MUSIQUE ? VOTRE PARCOURS MUSICAL ET TECHNIQUE.

Dès l'âge de 5 ans, je découvre l'orgue, lors des célébrations auxquelles j'assiste avec mes parents à l'église St-Nicolas de Guéthary. Je commence la musique à 8 ans, le solfège, la pratique du piano, puis à étudier l'orgue dès 11 ans, avec le souhait de jouer de cet instrument et de devenir plus tard organiste professionnel. À l'École Supérieure de Musique César Franck de Paris, je poursuis mes années d'études, d'écriture, de contrepoint, d'harmonie, auprès d'Edouard Souberbielle, éminent maître qui a formé quelques-uns des interprètes les plus marquants dont Michel Chapuis et André Isoir. Dès 15 ans, tout en poursuivant mes études musicales, je me suis intéressé à cette machine qu'est un orgue, à son côté plus technique, à cet envers du décor.

C'est à la Maison Beuchet Debierre de Nantes que je suis accueilli sur un premier chantier important : celui de la réfection du grand orgue de la Chapelle St-Louis des Invalides. Tout de suite, les mains du musicien se transformèrent en mains de magicien, participant à la restauration des tuyaux et à leur mise en bonne sonorité. C'est par l'harmonisation qu'on donne vie au son d'un tuyau et à l'ensemble.

Chaque fois, quelle belle découverte de redonner du son et du souffle à ces instruments



bien complexes ! Je me passionnais à leur diversité de conception, travaillant à côté d'arrache-pied le répertoire, et suivant les cours du Conservatoire, passant d'une église à l'autre, examinant les jeux de ces instruments jusqu'à pouvoir, non sans mal, m'installer à la tribune. Cette rigueur était, en quelque sorte, malgré des relâchements ou des manques de constance, ce qui permettait de progresser, une sorte d'encouragement par la difficulté !!

ORGANISTE, DU SERVICE À UNE PROFESSION.

Avec mon maître d'apprentissage, Jacques Barbéris, j'ai poursuivi ma formation à Paris et mon perfectionnement dans ce métier ; j'ai entrepris avec les Compagnons Facteurs d'orgues des interventions techniques de ma compétence dans différentes régions de France en tant qu'harmoniste et accordeur.

Titulaire de nombreux prix lors des cycles de fins d'études, j'ai eu l'honneur de rencontrer Pierre Cochereau, organiste de la cathédrale Notre-Dame de Paris, ami aussi de mes parents, auprès duquel j'ai appris l'art de l'improvisation. À 18 ans, je rejoignais l'équipe du

facteur d'orgues Jean-Loup Boisseau et achevais ma formation sur les grandes orgues de Notre-Dame de Paris. Le grand orgue... c'est alors la première fois en 1972 que je posais les mains sur ses cinq claviers !!

Plus tard est venue la mission d'assurer régulièrement le service liturgique auprès des églises de mon arrondissement, puis d'en vivre, à St-Joseph des Épinettes à Paris ou à Ste-Marie des Fontenelles à Nanterre, à l'église du Sacré-Cœur de Gentilly, avant de rejoindre en 2017 l'église St-Vincent d'Hendaye, de produire des récitals ou d'accompagner des ensembles ou des solistes. Un parcours classique pour un musicien, mais en évitant la routine, en continuant d'apprendre, de déchiffrer des partitions, d'étudier les œuvres, d'approfondir les nuances selon la caractéristique de chaque orgue, suivant le lieu et l'espace sonore où l'on joue.

J'ai plein d'idées musicales en tête encore aujourd'hui, comme à 20 ans, composer, improviser. Mais je ne suis plus très patient, mon tempérament comme mon enthousiasme de me lancer un challenge sont moins soutenus par mon ardeur. Je la dirige davantage vers

la conception, la création d'instruments de chœur.

Entre 1986 et 2000, les restaurations d'orgues et les contrats d'entretien se sont répétés jusqu'à m'amener à envisager de me mettre à mon propre compte sur ce noble métier en 2025.

Participant à de nombreuses réalisations, dont plus récemment à la réharmonisation de l'orgue de chœur de la Cathédrale Sainte-Marie de Bayonne, je m'investis à associer des jeunes à ce métier et à mettre en œuvre localement des stages d'initiation dans ma jeune entreprise basque de facture d'orgues. Ces jeunes ont du talent, Noah, Lucas, Iban ou Diego, intéressés et déjà appliqués à improviser au clavier, écrire de beaux accords. Ma devise actuelle « *Tant qu'il y aura des Facteurs d'orgues, il y aura de l'espoir* ».

QUELQUES REPÈRES SUR L'ORGUE, UN SACRÉ INSTRUMENT À VENT

Un orgue est équipé d'un moteur électrique permettant, grâce à ce rôle de ventilateur, d'envoyer de l'air sous pression dans toutes

les parties de l'instrument. Les porte-vents permettent de faire arriver l'air dans des caissons de bois, appelés sommiers, sur lesquels reposent les tuyaux. Les sommiers sont rattachés à un système de mécanique complexe et précise, actionnant un réseau de soupapes à partir des claviers de la console ; le poste de pilotage que manœuvre à son gré l'organiste, choisissant tel ou tel registre ou jeu, voix humaines ou célestes. Ces techniques demandent un apprentissage long et difficile.

« QUAND LA MUSIQUE EST BONNE »

Tout au long de ma carrière au service de la musique et de la liturgie, toutes deux m'ont soutenu lors des étapes de vie et du questionnement auquel l'on n'échappe pas : l'avenir, la santé, le travail, l'âge. Chaque fois, j'y trouve un moteur de confiance, d'encouragement, de bonnes notes pour avancer. Accompagnant les célébrations, j'y puise spirituellement de la joie ; c'est mon obligation positive. La musique religieuse mêle l'émotion et la grandeur, elle invite plus que tout art à la prière, la prière quand « *on n'a plus*

de mots », c'est pour cela que je l'aime. Ce qui m'intéresse, c'est de rendre vivante la célébration par le choix des pièces, chercher toujours une idée musicale la plus adaptée. Bien des compositeurs, et Bach le premier, sont inspirants ; avec eux l'orgue est un vecteur de tant d'émotions sur lequel j'aime m'appuyer pour donner plus de vie à mes humeurs.

Aimé ou malmené par la musique, son pouvoir comme son emprise me procurent de nombreux bienfaits... d'anxiété et d'angoisse aussi. Tous les musiciens vous le diront. Aujourd'hui je change un peu de vie, vivre un rythme classique en phase avec celui des autres. Merci, à toutes celles et ceux qui ont aimé mon travail, m'ont appuyé et fait confiance, pour leur présence et leur amitié.

[Philippe Guilmard,
propos recueillis par G. Ponticq]



L'émotion des chants basques de l'Avent et de Noël

Lorsque l'hiver descend sur les montagnes du Pays Basque, enveloppant les vallées d'une brume bleutée et les villages d'un calme lumineux, un souffle ancien se réveille. À la lueur des cierges, dans les églises de pierre ou sur les places où résonnent encore les pas des anciens, s'élèvent des voix. Ces voix ne sont pas seulement celles d'un peuple qui chante : ce sont celles d'une mémoire, d'une foi, d'une humanité qui cherche à se dire par la musique. Ce sont les chants basques de l'Avent et de Noël, trésors d'une tradition qui, chaque hiver, redonne à la lumière son pouvoir d'émouvoir.

Dans ces chants, tout semble venir du cœur. Les premières notes s'élancent souvent sans instrument, portées par la seule vibration des voix humaines. A cappella, les chanteurs tissent des harmonies profondes, où les graves s'enracinent comme les montagnes, et où les voix claires montent, légères, vers le ciel. L'émotion naît dans cet équilibre fragile entre la puissance et la douceur. Il y a dans le chant basque une densité presque charnelle : la terre y respire, la mer y murmure, la ferveur y palpite. Lorsque résonnent *Airerik ederrenetan* ou *Oi Beteleem*, qui racontent la nativité, on croit entendre le souffle d'un peuple qui enveloppe le monde de tendresse.

Ces chants ne sont pas des œuvres figées, conservées dans un répertoire sacré. Ils vivent. Ils se transmettent de voix en voix, de génération en génération, au détour d'une messe, d'une veillée ou d'un repas partagé. Dans la culture basque, chanter est un acte collectif, un geste d'unité. Le chant rassemble ce que le quotidien sépare : les jeunes et les anciens, les croyants et les curieux, les hommes et les femmes, tous unis dans une même émotion. À travers lui, le lien social se resserre, la mémoire commune se réactive, et la ferveur de Noël devient une fête à la fois spirituelle et humaine.

L'émotion des chants de l'Avent et de Noël tient aussi à leur simplicité. Les paroles, souvent écrites dans une langue ancienne et poétique, parlent d'attente, de lumière, de naissance et d'espérance. Elles célèbrent un mystère : celui de la vie qui renait, du cœur qui s'ouvre, de la paix qui revient. Ces thèmes, profondément universels, trouvent un écho particulier dans la voix, à la fois rugueuse et douce, sincère et vibrante. À l'écoute, l'on ressent une chaleur immédiate, une proximité, comme si ces chants avaient le pouvoir d'effacer les distances, d'apaiser les blessures, d'unir les âmes. Ainsi, les chants basques de l'Avent et de Noël ne sont pas seulement des ornements sonores d'une fête religieuse. Ils sont le cœur battant d'une culture, la trace d'un peuple qui a su faire de la musique un langage de fraternité et de foi. Ils portent une émotion rare, née de la rencontre entre la beauté et la sincérité. Dans leur éclat discret, ils illuminent la nuit hivernale et rappellent que, même au plus profond de l'hiver, la lumière demeure, celle des voix, des visages, et de l'espérance partagée.

Car c'est peut-être là, dans le secret d'un chant murmurant au seuil de Noël, que réside le plus grand miracle : cette capacité, toujours renouvelée, de toucher le cœur humain, de ranimer la flamme du souvenir et de faire du chant un langage universel de paix et d'amour.

[Paxkal Irubetagoyena]

79

OI BETHLEEM

Hitz eta doina
Org. laguna

Tous droits réservés

F 12 / OI BETHLEEM

Henrikea (français/esp.)

1- Oi Bethleem:
Alo egun zure loriak.
Oi Bethleem.
Ongi baiatu distiratzan;
Zu ganlik heldu den argiak
betatzera tu baster guziaz.
Oi Bethleem. (bis)

2- Zer oihore:
Alo bolitzare goratua. Zer oihore.
Zer grazia, zer fogare.
Zeruzaz zare hautaua.
Jesusen zare sor-ileku.
Zer oihore. (bis)

3- Azkeneko:
hor heldu da Jesus justua, azkeneko.
gu dohotzu egiteko.
Hetsi nati du ifernua,
gureztat zabaldu zerua,
azkeneko. (bis)

4- Manateran
dotza haurrik aberatsena, manateran.
Nork zuken sekulan erran
zeru-lurren jabea dena
ikusiren zela etzana
manateran. (bis)

5- Artzainekin,
heldu naiz zu-gana lehiaz artzainekin.
Hek bezaloi nahi egin.
Adoratzen zaitut Mesiás
eta molte bihotz guziaz,
artzainekin. (bis)

Abendu eta Eguberriko euskal kantuak bihitz ikara

Negua Euskal Herriko mendietara jausten denean, haranak laino urdinez eta herriak lasaitasun argitsuz bilduz, aspaldiko hats bat pizten da. Xirioen argitan, harrizko elizetan edo oraindik zaharren urratsak entzunazaten duten plazetan, ahotsak altxatzen dira. Boz horiek ez dira kantatzen duen herri batenak bakarrik: oroimen batenak dira, fede batenak, musikaren bidez nor den eraskusten saiatzen den gizatasun batenak. Abendu eta Eguberriko euskal kantuak dira, negu guziz hunkitzeko ahalmena argitara ematen dion tradizio baten altxorak.

Kantu horietan dena bihotzetik heldu dela iduri du. Lehen notak komunzki musika tresnarik gabe jotzen dira, giza ahotsen dardara soilak eramanik. A cappella, kantariek harmonia sakonak josten dituzte, nun grabpeak mendiak bezala errotzen diren, eta nun boz argiak, arin, zeruraraino igotzen diren. Bihotz ikara sortzen da boterearen eta eztitasunaren arteko oreka hauskor horretan. Euskal kantagintzan bada kasik haragizko dentsitate bat: lurrik arnasa hartzen du, itsasoak marmar egiten du, suhartasunak taupaka. Airerik ederrenetan edo Oi Betelem entzuten direnean, natibilitatea kontatzen dutenak, uste da entzuten dela samurtasuneko mundua biltzen duen herri baten hatsa.

Kantu horiek ez dira errepetitorio sakratu batean gordetako obra tinkatuak. Bizi dira. Ahotsez ahots, belaunaldiz belaunaldi transmitzen dira, meza, beila edo bazkari partekatu baten kari. Euskal kulturan, kantatzea ekintza kolektibo bat da, batasun keinu bat. Kantuak egunerokotasunak banatzen duena biltzen du: gazteak eta zaharrak, fededunak eta kuriosak, gizonak eta emazteak, denak emozio berean elkartuak. Haren bitartez, lotura soziala hertsia egiten da, oroimen komuna berpizten, eta Eguberriko suhartasuna besta espiritual eta aldi berean gizatiarra bilakatzen da.

Abendu eta Eguberriko kantuak emozioa ere hain xumetasunari lotua da. Hizkuntza zahar eta poetikoan idatzi ohi diren hitzek itxaronaldiaz, argiaz, sortzeaz eta igurikatzeaz ari dira. Misterio bat ospatzen dute, berpizten den bitzitzarena, idekitzen den bihotzarena, itzultzen

den bakearena. Gai hauek, sakonki unibertsalak, oihartzun berezia dute ahotsean, aldi berean latza eta gozoa, zintzoa eta dardaratsu. Entzutean, berehalako berotasuna sentitzen da, hurbiltasuna, kantu horiek ahalmena balute bezala distantziak ezabatzeko, zauriak eztitzeko, arimak bateratzeko.

Horrela, Abenduko eta Eguberriko euskal kantuak ez dira bakarrile erlificio besta baten soinuzko apaingarriak. Pilpil ari den kultura baten bihotzarenak dira, musika anaitasun eta fede hizkuntza bihurtzen jakin duen herri baten arrastoa. Bihotz ikara arraroa berekin eramaki dute, edertasunaren eta zintzotasunaren arteko topaketatik sortua. Beren distira diskretuan, neguko gaua argitzen dute eta gororazten dute, neguaren sakonenean ere, argiak bizirik dela, ahotsena, aurpegieta, eta esperantza partekatuarena.

Hortan baita bada, agian, Eguberri atarian xuxurlatzen duen kantu baten sekretuan baita mirakulurik handiena: giza bihotza ukitzeko, oroitzapenaren garra berpizteko eta kantuak bake eta maitasunezko hizkuntza unibertsal bilakatzeko gaitasun hori, beti berritua.

[**Paxkal Irubetagoyena**]

Le « *Dios te salve* » : une coutume qui fait du bien !

« *Dios te salve* » : jendeari on egiten dion usaia !

Au Pays Basque, la transition vers la nouvelle année ne se limite pas aux feux d'artifice ou aux repas festifs. Dans plusieurs villages, notamment en *Iparralde* (Pays Basque nord), perdure une tradition ancienne et profondément enracinée : le « *Dios te salve* », un chant collectif interprété par les jeunes du village, pour souhaiter la bonne année aux habitants, comme à Saint-Pée-sur-Nivelle (cf. photo).

Le « *Dios te salve* » tire son origine des chants religieux, notamment l'*Ave Maria*, dont le refrain commence par « *Dios te salve* ». Au fil du temps, cette mélodie sacrée s'est transformée en un rite local, devenu une bénédiction chantée pour les foyers. Autrefois, il s'agissait d'un moment où les jeunes transmettaient leurs voeux de santé et de prospérité, tout en renforçant les liens communautaires.

La coutume se déroule à la Saint-Sylvestre, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier. Les adolescents et jeunes adultes du village se rassemblent et partent de maison en maison, souvent accompagnés d'un accordéon ou d'autres instruments traditionnels. À chaque porte, ils entonnent le « *Dios te salve* », en adressant leurs voeux aux habitants :

« *Dios te salve ongi etorri,*
Gau on Jainkoak diguela,
Gau on Jainkoak diguela eta
Urte onean sar gaitzala. »

Les familles, en retour, offrent souvent un verre, quelques friandises ou une petite somme d'argent, et souhaitent une bonne année aux jeunes chanteurs. Cette pratique permet de réaffirmer les liens entre générations, tout en perpétuant la culture basque. Aujourd'hui, le « *Dios te salve* » reste un symbole fort de l'identité basque. Il incarne à la fois la fierté culturelle, la convivialité et la continuité des pratiques villageoises.

Cette tradition nous rappelle que, dans le Pays Basque, la nouvelle année commence en musique et en partage, et que le chant peut être plus qu'une mélodie : un véritable lien social et spirituel.

[Paxkal Irubetagoyena]



« *Dios te Salve* »
 Senpere 2024.

Euskal Herrian, urte berritako trantsizioa ez da bakarrik su artizialetan edo besta otruntzuntzei esker egiten. Hainbat herri-tan, batez ere Ipar Euskal Herrian, tradizio zahar eta sakon hunek segitzen du: « *Dios te salve* » kantua, herriko gazteek herritarrei urte ona desiratzeko interpretatzen dute, konparazione Senperen (ikus argazkia).

« *Dios te salve* » hitzak erlixio kantuetan du jatorria, batez ere, « *Dios te salve* » leloarekin hasten den Ave Marian. Denborarekin, melodia sakratu hori tokiko ohitura bilakatu da, etxeentzat bedeinkatze kantua bihurtuz. Garai batean, gazteek beren osasun eta opa-rotasun desirak transmitzen zituzten, jenden arteko loturak azkartuz. Ohitura, San Silvestre egunean, abenduaren 31tik urtarrilaren 1erako gauean, iragaiten da. Herriko nerabe eta gazte helduak biltzen dira eta etxez etxe abiatzen, askotan akordeoi batekin edo beste musika tresna tradizional batzuekin. Ate bakoitzean, « *Dios te salve* » kantatzen dute, beren agiantzak biztanleei zuzenduz :

« *Dios te salve ongi etorri,*
Gau on Jainkoak diguela,
Gau on Jainkoak diguela eta
Urte onean sar gaitzala. »

Familiek eskertzeko, trago bat, goxoki batzuk edo sos piska bat eskaintzen diote, eta urte berri bat desiratzen kantari gazteei. Usaia horri esker, belaunaldien arteko loturak azkartzen dira eta aldi berean euskal kultura iraunazaten da. Gaur egun, « *Dios te salve* » euskal nortasunaren simbolo sendoa da. Kultur harrotasuna, elkarbizitza eta herriko ohituren atxikitzea lotzen ditu aldi berean. Tradizio horrek oroitarazten dauku Euskal Herrian urte berria musikan eta partekatzean hasten dela, eta kantua melodia bat baino gehiago izan daitekeela, erran nahi baita, egiazko lotura sozial eta espiritual bat.

Retable de l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz.

Les retables baroques des églises basques :

une poésie à la rencontre du Ciel et de la Terre.
« La beauté captive le cœur pour l'attirer vers le bien », nous dit la philosophe humaniste française, Simone Weil (1909 - 1943).

Dans les vallées du Labourd, là où la brume s'attarde sur les toits d'ardoises et où les cloches résonnent comme un appel, les églises abritent un trésor inattendu et bien à elles : la lumière dorée du baroque. Derrière les façades austères, habillées du minéral polychrome de nos montagnes atlantiques ou blanchies à la chaux, s'ouvre un univers flamboyant où la matière et la foi s'entrelacent dans un même élan vers le ciel : les retables baroques. Nés au XVII^e siècle, après la Contre-Réforme catholique, ils racontent la ferveur de la spiritualité catholique et de l'âme basque.

Durant des décennies, les artisans charpentiers, sculpteurs, peintres, révélèrent sous leurs mains patientes, un hymne à la gloire du Divin. Sous leurs gestes habités par l'intention de leur âme, des colonnes torsadées s'élancèrent comme des lianes, des anges s'envolèrent dans la dorure, et des fleurs de bois s'ouvrirent. Depuis, au-dessus des autels, la lumière changeante des vitraux fait danser le visage des Saints.

Ces retables sont aussi une forme d'art identitaire, souvent financés par toute la communauté. Le Baroque des retables basques n'a pas la grandiloquence des cathédrales ; il préfère le miracle du détail, le frémissement discret d'une dorure, la chaleur d'une prière



qui habite le bois. Ils n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre d'art sacré, souvent méconnus, mais d'une richesse exceptionnelle. Plus intimes, ils font partie intégrante de l'architecture religieuse du Pays Basque. Nés d'éclats de foi et de travail, nos retables deviennent des ponts entre la terre et le ciel ; une beauté habitée, une expérience immersive, une œuvre qui touche tout notre être et nous fait du bien. Ainsi, à l'abri de la voûte des nefs des églises de Sare, d'Ascain, de Saint-Pée-sur-Nivelle ou de Saint-Jean-de-Luz, tous nos sens sont touchés. La lumière est douce, les chants sont puissants, la ferveur est profonde, les anges sourient et l'on devine le visage d'un peuple qui, depuis des siècles, nourrit la splendeur du sacré.

NOTE : C'EST QUOI UN RETABLE ?

Du latin *retro-tabula altaris*, c'est une structure décorative placée derrière l'autel d'une église. Il peut être en bois sculpté, composé de plusieurs étages (corps) et axes verticaux (étagements des figures)

Il contient le tabernacle qui, lui-même, contient le Saint-Sacrement à partir duquel tout rayonne. Le retable est un agent, un acteur à part entière de la liturgie, car il met en scène.

[Céline Davadan]

Pier Giorgio Frassati et Carlo Acutis : deux nouveaux visages lumineux de la joie chrétienne

Initialement prévue au Jubilé des adolescents pour l'un et pour l'autre au Jubilé des jeunes par le pape François, la canonisation des bienheureux Pier Giorgio

Frassati et Carlo Acutis a finalement eu lieu au cours d'une même célébration le 7 septembre dernier par le pape Léon XIV.

Ce jour-là, pas moins de 70 000 pèlerins ont partagé sur la Place Saint-Pierre la joie de l'Église qui proclamait saints deux jeunes gens du XX^e et du XXI^e siècle.

Ces deux nouveaux visages de la sainteté peuvent inspirer jeunes et moins jeunes qui cherchent à vivre la joie de l'Évangile au cœur du quotidien.

PIER GIORGIO FRASSATI : DE SOMMETS EN SOMMET

Le 6 juillet 1925 à Turin, la circulation s'estompe pour laisser passer une foule. Elle suit un cercueil porté par des jeunes étudiants vers l'église de la Crocetta. Cette foule, composée – entre autres – de gens des quartiers les plus pauvres de la ville, est venue rendre hommage à un jeune homme de 24 ans qu'une maladie foudroyante a emporté. Cet hommage populaire n'est dû ni aux circonstances du décès ni à la parenté du jeune Pier Giorgio. En effet, il est issu d'une famille de la grande bourgeoisie turinoise, d'un père journaliste et homme politique, et d'une mère peintre. Mais, ce jeune étudiant en ingénierie était avant tout un chrétien engagé au service des plus démunis. Sa compassion pour la misère d'autrui est légendaire. Des rues de Turin aux rues de Berlin, où son père exerce la fonction d'ambassadeur d'Italie après la Première Guerre mondiale, Pier



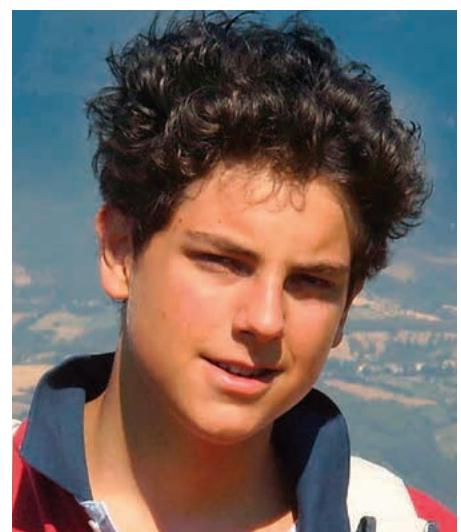
Pier Giorgio Frassati.

Il était tout aussi désireux de gravir les sommets de la vie chrétienne. Chaque ascension en montagne reflétait son élévation spirituelle, en particulier dans l'Eucharistie « *centre, source et sommet de la vie chrétienne* ». Ce qui explique peut-être son exigence de participer toujours à la messe avant de s'engager avec ses amis dans une ascension.

Le 4 juillet 1925, cloué au lit depuis quelques jours par de vives douleurs dans le dos et la fièvre, Pier Giorgio Frassati est parti, après avoir communie, pour gravir son ultime sommet et « *servir Dieu dans une joie parfaite* », comme le disait la devise de la société des types louches qu'il a créée avec sa bande d'amis.

CARLO ACUTIS : LE « GEEK » DE DIEU

Un siècle plus tard, un autre très jeune italien témoigne de cette même joie de l'Évangile, mais avec un langage et un décor très contemporains : les jeux vidéo, l'Internet, l'informatique, les réseaux et la culture numérique. Né le 3 mai 1991 à Londres et ayant grandi à Milan, où il est décédé des suites d'une leucémie le 12 octobre 2006, Carlo Acutis est le seul saint que nous pouvons contempler dans sa châsse



© carloacutis.com

Giorgio vient en aide aux plus pauvres. Ses charrettes remplies d'aides pour les pauvres lui ont même valu le surnom d'« Entreprise Transport Frassati » parmi ses amis. Engagé dans l'Action Catholique et à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, à 21 ans il devient tertiaire dominicain sous le nom de « *frère Jérôme Savanarole* ».

Pier Giorgio était aussi un alpiniste passionné. Cette passion sportive qu'il partageait avec ses amis lui a inspiré sa devise : « *Verso l'alto !* », « *Vers le sommet !* » Mais il n'était pas seulement attiré par les sommets de la vallée d'Aoste.

Carlo Acutis.

portant un jean, un sweat-shirt et des baskets. Comment ce jeune adolescent de la génération des « milléniaux » est-il parvenu à la sainteté ? Initié à la foi par sa nounou polonaise Béata, Carlo Acutis s'est très vite laissé saisir par l'amour du Christ : « *Être toujours uni à Jésus, voilà le but de ma vie* », dira-t-il. Cet attachement à Jésus amène ce petit garçon, joyeux et passionné de football, à développer une vraie charité envers les autres, une grande dévotion à l'Eucharistie et un grand désir d'évangéliser. Carlo, jamais à bout de phrases percutantes (punchlines), cherche à susciter dans le cœur de ses camarades de confirmation le désir de l'Eucharistie. L'une de ses formules les plus célèbres est : « *l'Eucharistie est mon autoroute vers le ciel* ». Mais il n'a pas seulement le sens de la formule. C'est aussi un passionné d'informatique.

Mettant sa passion et ses compétences informatiques au service de sa foi, le tout jeune Carlo veut réaliser une exposition sur Internet de tous les miracles eucharistiques. Le projet est colossal : plus d'une centaine de panneaux illustrés des miracles eucharistiques, traduits en plusieurs langues et en libre accès sur un site Internet. Cette exposition conçue par Carlo Acutis sera inaugurée le 4 octobre 2006, peu avant son départ pour le ciel. Carlo est parti le 12 octobre 2006, nous laissant ce rappel : « *Tous naissent comme des originaux, mais beaucoup meurent comme des photocopies* ». Encore aujourd'hui, l'exposition internationale des miracles eucharistiques est visible sur le site Internet www.miracolievutaristici.com. Carlo Acutis a ainsi anticipé l'évangélisation sur Internet et les réseaux sociaux, et est devenu le premier « cyber-apôtre » – et à jamais le « geek de Dieu ».

LA JOIE EST LA SIGNATURE DES SAINTS !

L'un arpentait les sommets alpins, l'autre les paysages du numérique ; Pier Giorgio Frassati et Carlo Acutis ont tous deux découvert une joie que rien ne pouvait éteindre. Cette joie, loin d'être superficielle, prenait sa source dans la rencontre vivante avec le Christ ; une présence qui transfigure les gestes simples du quotidien et ouvre l'âme à une liberté nouvelle. En contemplant leur vie, nous sommes invités à redécouvrir que la sainteté n'est pas un idéal lointain, mais un chemin où la joie devient le signe le plus crédible de l'amour de Dieu : « *Pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite* ». (Jean 15,11)

[Abbé Rickey-Ito Thélus]

Macarons, Gâteau Basque, Bûche de Noël, Galette des Rois... Ce bonheur simple qui sème de la douceur dans notre monde.

À y regarder de près, c'est peu de chose un petit gâteau. Un éclat de sucre, un souffle de farine, un instant qui fond sur la langue. Et pourtant ; ouvrir la boîte, sentir le parfum du beurre, croquer la première bouchée... il y a souvent plus qu'un plaisir ; il y a un apaisement, une mémoire, une douceur, une paix qui n'attend rien.

La saveur du gâteau nous relie. Il réveille l'enfance, les dimanches chez les grands-parents, les goûters des vacances après la plage, les mains qui préparent, les rires dans la cuisine. Chaque bouchée devient un voyage intime qui nous rappelle que nous avons connu le bonheur et qu'il se trouve tout près de gestes simples. Il y a aussi la lenteur. Dans un quotidien pressé, attraper un petit gâteau, c'est se faire le cadeau d'une parenthèse, d'un temps qui prend le temps. Partagé avec un ami, il devient un lien, offert à un inconnu, glissé dans une boîte pour le lendemain, il se fait tendresse pour dire « Je pense à toi », sans un mot. Alors oui, un petit gâteau peut nous faire du bien. Car il ne nourrit pas seulement le corps, mais tout ce qu'il y a de fragile, de tendre, de vivant.

[Céline Davadan]



À table ! Tour du monde des tables de Noël

Si le Père Noël vit à Rovaniemi, la capitale de la Laponie finlandaise, où se trouvent sa maison et ses ateliers ? La nuit du 24 au 25 décembre, il doit parcourir par les airs, dans son immense traîneau tiré par les rennes, la surface de la planète entière pour apporter aux enfants les cadeaux attendus toute l'année. Sauf en Espagne, où il sous-traite la distribution avec los *Reyes Magos* qui ne travaillent que le 6 janvier .

Denak Argian-Tous dans la lumière a demandé au Père Noël de raconter ce qu'il a remarqué de particulier sur les tables des pays du monde à l'occasion de sa tournée. Voici sa réponse : « Chers amis lecteurs, je suis ravi de pouvoir partager avec vous sur un sujet aussi réjouissant que les tables de Noël à travers la planète. En effet, il y a de la diversité, et certains seront surpris de lire ce que je vais écrire à ce sujet. Accrochez-vous, on va décoller, Ho ! Ho ! Ho !

Figurez-vous qu'au Groenland, on mange du lard de narval sur du pain de seigle servi exclusivement par les hommes. En Islande, on a le choix entre la poule des neiges et l'agneau fumé - humm, délicieux ! Les Suédois cachent une amande dans un gâteau de riz ; si elle est sucrée, celui qui la trouve sera marié bientôt, si elle est amère, son horizon est le célibat. Il pourra se consoler d'une part de gratin de pommes de terre aux anchois nommé *Tentation de Jansson* ! Ah ! Ah ! Ah !

Vous connaissez le *Pudding* des Anglais dont la pâte est remuée par chacun des membres de la famille. On y cache une pièce d'argent



pour du bonheur à celui qui la trouve... Les Irlandais pensent à Joseph et Marie et déposent devant leur porte du pain et du lait pour les nourrir au passage, puis ils cuisent trois gâteaux au cumin pour Noël, le Nouvel An et l'Epiphanie : prudents ! Les Allemands passent beaucoup de temps à décorer leurs maisons et cuisent un petit gâteau avec des fruits confits, des raisins secs, des épices, du rhum, de la pâte d'amande et du sucre glace en forme d'Enfant Jésus dans ses langes, appelé *Christstollen*. Ce petit Jésus, il est à croquer !

Plus au sud, les Italiens savourent leur *Panettone* fourré à la crème, nappé de sauces ou couvert de chocolat. Depuis plus de 100 ans, le *Pandoro* de Vérone concurrence le *Panettone* : *delizioso*, comme ils disent là-bas ! *Delicioso* en espagnol, moi je trouve que c'est le *Turrón* qui l'est ! Il apporte la note finale des repas de la nuit avec les fruits de mer, la dinde ou l'agneau rôti. Chez leurs voisins

du Portugal, 13 desserts couvrent la table de la Nativité, autant que les commensaux de la Cène du Jeudi-Saint, comme on le fait aussi en Provence chez les Français. Et les Portugais ont une curieuse habitude : à la fin du repas, les restes sont laissés sur place pour que les morts et les anges viennent s'en régaler pendant la messe de minuit !

En France, et dans le Pays Basque en particulier, vous avez beaucoup de choix au moment de composer vos menus de Noël : le saumon fumé et le foie gras, la dinde aux marrons et l'agneau rôti sont les vedettes de vos réveillons, et vous appréciez aussi les bûches à la crème ou glacées, avec des lutins, les chocolats, les tourtons, les pâtes d'amande, ainsi que la frangipane d'une Galette des Rois ou la couronne briochée aux fruits confits posés comme des pierres précieuses, et accompagnés, bien évidemment, d'une coupe de *Champagne* ! *Gurmantak* ! Ai-je entendu dire à une amatxi

un soir que je passais par là... Ah ! Ah ! Les gourmands...

Si vous devez passer cette nuit à Chypre, préparez-vous, car le 24 décembre au soir, on tue le cochon sur la place du village et on le mange le soir même avec potage aux quenelles à l'oeuf et au riz, sans oublier de servir des pâtisseries aux graines de sésame et du pain d'épice au miel : c'est dingue !

Personnellement, j'avoue que je craque en Russie devant un *Bœuf Stroganov* servi après leur fameux pâté brioché au saumon ! Hummm ! Et c'est sans parler du dessert : le *Napoléon*, un incroyable mille-feuille à la crème et à la confiture ! Cela change des raviolis aux champignons et des cèpes au vinaigre accompagnant le pain azyme des Polonais... On n'est pas sur la même longueur d'onde ! Le même soir, les Tchèques avec provision se régalaient d'une carpe frite et d'une salade de pommes de terre et de crudités. Plutôt frugal, non ?

Passons au soleil d'Égypte, et si les rennes veulent bien avancer dans le ciel, nous pourrons dîner copie avec de l'agneau bouilli et du riz : c'est le *Fata*. Au Nigéria et en Éthiopie, c'est le poulet qui passe à la casseroles avec un riz super pimenté, à moins de manger le *Moin-moin*, un mélange de haricots noirs, de foie de poulet, de poissons, de crevettes ; à tester, assurément !

Les Asiatiques jouent beaucoup sur la décoration pour la fête de Noël : guirlandes et fleurs rouges ornent même les manguiers et bananiers, à l'image du sapin d'autres contrées... Les plats de porc indiens sont épicés, bien sûr ; les Vietnamiens dînent à l'occidentale : dinde et pudding. Quant aux Philippins, ils servent de la *Paella*, du cochon laqué, du jambon aigre-doux, de la langue de bœuf à la tomate et plein de fruits frais pour faire passer le tout ! Ah, l'Asie et son tourbillon de goûts et de couleurs !

Plus au sud, les Australiens profitent de la belle saison de Noël, hémisphère sud oblige, pour faire un bon barbecue sur la plage pendant que je dois faire mon entrée spectaculaire en ski nautique ! Ah je vous dis ! Être Père Noël, c'est sport ! Surtout si j'ai d'abord desservi les îles Fidji et que je n'ai pas encore digéré le cochon de lait traditionnel !

Mais bon, je ne me plains pas ! Je sais que je trouverai du bœuf chez les Américains du nord, avec un bon verre d'*Egg nog*, leur lait de poule aux épices et rhum... sans parler du saumon d'Alaska, bien connu des gastronomes. Happy Christmas !

Mais, de vous à moi, j'avoue que j'ai un petit faible pour un bon boudin antillais bien relevé, le jambon à l'ananas et son gratin de christophines, le tout arrosé du célèbre *Ti'punch* local ! Remontant par le Mexique, je peux toujours admirer leur façon de préparer le savoureux *Mole*, ce plat de viande épicée à la sauce au cacao !

Maintenant, le plus cocasse, en hommage au pape américain Léon XIV, qui est aussi péruvien de nationalité : figurez-vous qu'au Pérou, on saoule les dindes au *Pisco*, un alcool de raisin, violette, géranium et mangue à 40 degrés, avant de les tuer et de les servir avec force piments ! Mieux que la marinade : la cuite !

J'avoue qu'une année n'est pas de trop pour me remettre de cette folle virée de distribution des cadeaux de Noël, car pour faire bonne figure, et par amour de mon métier, vous devinez bien que j'honore tous les plats que les enfants présentent dans les lieux où je dépose leurs présents ! Peut-être que certains d'entre vous comprennent maintenant pourquoi j'ai ce petit ventre rond sous mon manteau rouge à fourrure blanche !

Quoi que vous mangiez à l'occasion de la fête de Noël, pensez toujours que la table est un lieu de partage entre commensaux aimés de Dieu. Alors, Joyeux Noël, Eguberri on, Happy Christmas ou Feliz Navidad aux lecteurs de *Denak Argian-Tous dans la lumière* ! Et un grand merci d'avoir pensé à moi pour vous raconter les traditions culinaires de cette nuit si douce entre toutes : celle de la naissance du Sauveur ! »

[Le Père Noël]



AGENDA PAROISSE NOTRE-DAME DE LA BIDASSOA - HENDAYE

Célébrations de la Nativité du Seigneur

- **Mercredi 24 décembre - Veillée de Noël**
18h30 - Messe des Familles à l'église Sainte-Anne
20h00 - Messe à l'église Saint-Vincent
- **Jeudi 25 décembre - Jour de Noël**
9h00 - Messe à l'église Saint-Jacques de Béhobie
10h30 - Messe à l'église Saint-Vincent

Patrimoine

Depuis fin novembre, la tour clocher de l'église St-Vincent ne s'est pas emmitouflée pour passer l'hiver, mais s'est dissimulée sous un habillage de chantier, pour protéger et sécuriser les travaux de rénovation et de restauration du bâtiment.

En ce temps de Noël, n'est-ce pas un cadeau que de voir le clocher ainsi empaqueté comme un décor éphémère au cœur de la ville ? Qu'il soit comme une mise en relation de tous avec ce patrimoine, ce lieu de vie et la participation de chacun, à sa préservation.



PAROISSE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE L'UHABIA-ARCANGUES

Du nouveau au secrétariat !

Béatrice Argagnon, notre secrétaire paroissiale, prend sa retraite le 1^{er} janvier 2026. Elle assurait ce service depuis 2009, ayant également été catéchiste, membre des équipes liturgiques, et soprano dans la chorale Jarraiki, entre autres... Les paroissiens lui souhaiteront une bonne retraite à l'occasion de la messe du dimanche 28 décembre à 10h30 à Arbonne. Natacha Moulian lui succèdera au secrétariat paroissial. Ses années de service à la paroisse de Biarritz, dans les aumôneries de Villa-Pia à Bayonne, Mintzaia et Gaztekin à Biarritz (lycée A. Malraux, collège J. Rostand, lycée hôtelier) et Iturria du lycée Cantau à Anglet, l'ont préparée à la mission de responsable diocésaine des Aumôneries de l'Enseignement Public, avant qu'elle rejoigne les services administratifs de l'évêché de Bayonne. Elle assurera une présence au presbytère les après-midis, du lundi au vendredi, ainsi que le vendredi matin. Nous lui souhaitons la bienvenue !

AGENDA PAROISSE SAINT-PIERRE DE L'OCÉAN SAINT-JEAN-DE-LUZ

- **Mercredi 24** : Messes de Noël - Socoa, 18h - Ciboure, 19h30 - Urrugne, 19h30 - St-Jean-de-Luz, 17h et 18h30, avec crèche vivante, & Messe de minuit
- **Répétitions pour la Procession des Rois Mages du 4 janvier**, pendant les vacances de Noël : lundi 29 décembre, de 10h à 12h ; vendredi 2 janvier, de 10h à 12h ; samedi 3 janvier de 10h à 12h
- **Jeudi 25** : horaires habituelles du dimanche & 11h à La chapelle de la Sainte Famille

L'église Saint-Vincent,
Hendaye.

Les Saints du calendrier et leurs dictons naturels

Ils sont comme autant de refrains pleins de bon sens populaire, avec leur lot de constatations et de mises en garde. Les dictons des saints du calendrier font renaître en nous la culture de la terre et l'âme du paysan. Ils entretiennent la mémoire des saisons par leur répétition en même temps qu'ils nous enseignent à ouvrir l'œil sur la nature qui nous entoure.

Janvier

- 1 Saint-Clair porte quarantaine.
- 3 Sainte-Geneviève ne sort point si Saint-Marceau (16 janvier) ne la rejoints.
- 4 De Sainte-Pharaïde la chaleur, c'est la colère et notre malheur.
- 5 À la Saint-Gerlac le temps froid et serein, l'année sera bonne et fertile, c'est certain.
- 6 Saint-Julien porte la glace. S'il ne la brise, c'est qu'il l'embrasse.
- 8 Au jour de Sainte-Gudule, le jour croît, mais le froid ne recule.
- 12 Arcade et Hilaire gèlent les rivières.
- 13 Arcade et Hilaire gèlent les rivières.
- 14 Soleil de Sainte-Nina, pour un long hiver rentre ton bois.
- 17 Pour la Saint-Antoine, il fait froid, même dans l'huile.
- 18 Neige à Sainte-Prisca va apporter une belle année que voilà.
- 20 S'il gèle pour la Saint-Sébastien, la mauvaise herbe ne revient.
- 21 De la Sainte-Agnès la douceur ne nous fait pas croire que l'hiver meurt.
- 22 À la Saint-Dominique, ne te plains pas si le soleil te pique.
- 23 Pour la Sainte-Émérance l'hiver danse. Pour la Sainte-Émérance, les jours rallongent d'une aune de gance.
- 24 Neige de Saint-Babylas, bien souvent on s'en lasse.
- 25 Soleil de Saint-Priest, abondance de millet.
- 26 Après la Sainte-Angèle, le jardinier ne craint plus le gel.
- 28 Saint-Charlemagne, février en armes !
- 29 S'il gèle à Saint-Sulpice, le printemps sera propice.
- 30 À la Saint-Hippolyte, bien souvent l'hiver nous quitte.
- 31 Compte bien fin janvier, que tu as mangé la moitié de ton grenier.

Février

- 2 À la Chandeleur, les grandes douleurs. (Vendée)
- 3 Si le jour de la Saint-Blaise est serein, bon temps pour le grain.
- 4 À la Saint-Isidore, si le soleil dore, le blé sera haut et chenu, mais le pommier sera nu.
- 5 Si tu sèmes tes poireaux à la Sainte-Agathe, pour un brin t'en auras quatre. (Deux-Sèvres)
- 6 À la Sainte-Dorothée, la plus forte neigée.
- 9 Jour de Sainte-Apolline renfrogné, c'est trois beaux mois d'été qu'elle nous a gardés.
- 11 Séverin et ses coquins font tout geler sur le chemin.
- 12 Vers la Sainte-Eulalie souvent le temps varie.
- 14 S'il ne fait froid le jour d'Adam et Eve, vingt jours trop tôt montera la sève.
- 15 À mi-février, la merlette doit couver.
- 16 À la Sainte-Julienne, faut toujours que le soleil vienne, s'il luit peu, bon pour les bœufs, s'il luit prou, c'est un bon août.
- 17 Si février laisse les fossés pleins, les greniers seront pleins.
- 21 Il est trop tard à la Saint-Pépin pour planter les arbres à pépins.
- 22 Le temps qu'il fait le jour de la Sainte-Isabelle dure jusqu'aux Rameaux.
- 23 À la Saint-Florent, l'hiver s'en va ou reprend.
- 27 Gelée de Sainte-Honorine rend toute la vallée chagrine.

Mars

- 1 Toujours Saint-Aubin nous garde quelque chose en son pépin.
- 2 À la Saint-Jacob, dans nos pays, les pies commencent leurs nids.
- 3 À la Sainte-Cunégonde, la terre redevient féconde.
- 4 De Casimir la douceur fait peur aux jardiniers et aux laboureurs.
- 5 Souvent à la Saint-Adrien, gelée ne gèle que les mains.
- 6 Au jour de la Sainte-Colette, commence à chanter l'alouette.
- 8 De Saint-Jean-de-Dieu à Saint-Grégoire (12 mars) vents et giboulées font notre désespoir.
- 9 Semé à la Sainte-Françoise, ton grain aura du poids.
- 10 S'il gèle au jour des quarante martyrs, il gèlera encore quarante jours au pire.
- 11 Bon rédeux (éleveur de lapins) à Saint-Euloge, voit les jeunes lapins à l'auge.
- 12 Censiers, si vous voulez m'en croire, tondez vos moutons à la Saint-Grégoire.
- 13 Belle Euphrasie met pommes à l'aire.
- 14 Pluie de Sainte-Mahaud (Mathilde) n'est jamais trop.
- 17 Quand il fait doux à la Saint-Patrick, de leur trou sortent les écrevisses.
- 18 À la Saint-Narcisse les mouches, aux pêcheurs les touches.
- 19 À la Saint-Joseph revient l'aronde (c'est-à-dire l'hirondelle).
- 23 S'il pleut le jour de Saint-Victorien, tu peux sûrement compter sur du bon foin.
- 24 S'il gèle le 24 mars, les poiriers diminuent d'un quart (Loir-et-Cher).
- 26 Saint-Gabriel apporte bonnes nouvelles.
- 28 À la Saint-Gontran, si la température est belle, arrivent les premières hirondelles.
- 30 Souvent, la Saint-Amédée est de mars la plus belle journée.
- 31 Pour la Saint-Benjamin, le mauvais temps prend fin.



GARAGE ANTÀO



Réparations toutes marques

Carrosserie
Peinture
Pneumatiques
Climatisation
Location voiture
Cartes grises et plaques

Vente neuf • Occasions toutes marques

RD 918 • ZAC de Lizardia • 64310 Saint-Pée-sur-Nivelle
05 59 54 10 20 • www.garage-renault-antao.com



Collège Sainte Marie
Doña Maria Kolegioa

Collège mennaisien
www.clgsaintemarie.fr

Projets scientifiques, linguistiques, artistiques, sportifs • Dispositif Ulis
Filière classique (langues : anglais, allemand, espagnol) • basque en option
Filière bilingue basque/français + langues anglais, espagnol, allemand
Option bilangue dès la 6^e

05 59 26 20 35 • secretariat@clgsaintemarie.fr
30, rue Saint-Jacques • 64500 Saint-Jean-de-Luz



EGUIAZABAL

Cave & Bar à vin

1923
3, route de Béhobie - 64700 Hendaye
www.eguiazabal.com - **05 59 48 20 10**

**École Bilingue
Saint François Xavier**

San Frantses Xabier • Elebidun Eskola
64122 URRUGNE • URRUÑA
05 59 54 60 92
st-f-xavier@orange.fr

**Quincaillerie • Drogumerie
Ménage**

Debibie

36, rue Gambetta
64500 Saint-Jean-de-Luz
Tél./Fax : **05 59 26 19 69**

**SAINTE FAMILLE
D'URQUIJO**

Projets artistiques et culturels
École numérique
Apprentissage de l'anglais
classes européennes • Dispositif ULIS



Urttiki : enfants de 2/3 ans
École Maternelle : unilingue, bilingue basque/français, immersion basque
École Élémentaire : unilingue ou bilingue basque/français

05 59 26 06 22 • saintjoseph.ecole@wanadoo.fr
11, rue Marcel Hiribarren • 64500 Saint-Jean-de-Luz



**COLLEGE-LYCEE PRIVES
SAINT THOMAS D'AQUIN**

10, rue Biscarbidea • 64500 Saint-Jean-de-Luz

Tél. **05 59 51 32 50**

contact@stthomasdaquin.fr
www.stthomasdaquin.fr

ÉCOLE SAINT-JOSEPH 05 59 54 17 58

Maternelle et élémentaire
Filière monolingue et bilingue basque
SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE
ecole.saint-joseph649@orange.fr

COLLÈGE ARRETXEA KOLEGIOA

SAINT-PÉE-SUR-NIVELLE • SENPERE

Collège d'enseignement général de la 6^e à la 3^e

LV 1 : ANGLAIS / ESPAGNOL

LV 2 : ESPAGNOL / ANGLAIS

SECTION BILINGUE BASQUE / FRANÇAIS

05 59 54 13 30
college.arretxea@gmail.com



COCLICO
Les fleurs qui colorent la vie

OUVERT
TOUS LES JOURS
de 8h30 à 20h30
DIMANCHE
de 8h30 à 14h30

Deuil • Mariage • Compositions florales
Vente à distance • Livraison à domicile
Interflora • Florajet

29, bd Général de Gaulle • 64700 Hendaye
contact@coclico64.fr • 05 59 20 14 00 • 06 89 14 61 59

HABITAT



SERVICES

Jean-Pierre Elizagoyen

05 59 85 30 72

VITRERIE • MIROITERIE

Tout vitrage à la découpe
Remplacement de casse

MENUISERIE

Menuiserie Alu - Bois - PVC

VOLETS ROULANTS • STORES

840, RD 810 - 64122 Urrugne - elizago64@orange.fr